

TATTOO VALENTIN MULHOUSE

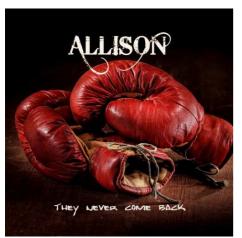


03.89.565.365

F: VALENTIN TATTOOVALENTIN

Insta: tattoovalentin164

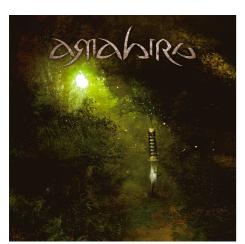
Pour ce premier édito de l'année 2021, je ne peux que souhaiter une chose qui semble couler de source : que le Covid disparaisse au plus vite et que nous puissions retrouver le chemin des concerts et des festivals (sans oublier les restaurants, les salles de sports, les cinémas, ...) afin de renouer le lien social, mais surtout permettre à tous les acteurs de ces milieux (musiciens, tourneurs, organisateurs, équipes techniques et logistiques, ...) de rependre espoir et vivre de leur passion. Car il est clair, que la crise sanitaire, outre qu'elle a clairement démontrée que l'Europe n'était qu'un rêve utopiste (chaque pays appliquant une stratégie différente à tous les niveaux, que ce soit au niveau confinement ou vaccination, pour ne citer que deux exemples), a surtout fragilisé des milliers de personnes et à travers cet édito, j'ai voulu leur dire que même si nos gouvernements ont tendance à les oublier, nous ne les oublions pas, car sans culture, la vie serait bien triste. Heureusement, que la musique reste un vrai moyen d'évasion (même si cela a déjà été dit, il est important de le rappeler) et tous mes collègues et moi-même avons fait le maximum pour vous proposer à nouveau un magazine rempli de nombreuses chroniques d'albums qui permettront de vous évader du climat morose actuel. Je terminerai cet édito en vous souhaitant une très belle année 2021 ! (Yves Jud & toute l'équipe de Passion Rock)



ALLISON – THEY NEVER COME BACK (2020 – durée: 41'07" – 10 morceaux)

La fin de l'année 2020 aura apporté son lot de bonnes surprises, avec notamment le retour d'Allison, le groupe de hard mélodique suisse qui avait sorti deux albums de très bonne facture ("One" en 1993 et "Wonderland" en 1995) et dont le point culminant de sa carrière avait été sa prestation au stade St Jacob à Bâle devant 55 000 spectateurs en ouverture de Thunder, Van Halen et Bon Jovi. Malheureusement, le groupe a disparu des radars pour réapparaitre sous l'impulsion de trois membres fondateurs, la chanteuse Janet La Rose (qui a également fait partie d'Angelheart, une autre formation helvétique qui a enregistré quatre albums entre 2001 et 2007 dans un registre plus hard fm), le guitariste Johny Stutz et le bassiste Pierce Baltino qui ont décidé de

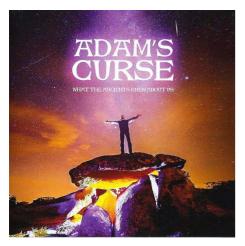
relancer la machine avec trois nouveaux membres (Robi Würgler – guitare, Dani Feusi – claviers – Sean Evans – batterie) et nul doute qu'avec ce troisième album, Allison est sur les bons rails. En effet, la chanteuse à la crinière rousse (elle était blonde avant) et ses collègues reviennent avec un album solide de hard mélodique, marqué par plusieurs mi-tempo et un sens du groove efficace ("Edge Of Golden Days", "Blackbird"). Les claviers apportent vraiment un support indispensable et se marient parfaitement aux guitares ("Beautiful World", "Open Water"), qui sortent les griffes à travers les riffs acérés présents sur "Can You Hear Me", une composition hyper accrocheuse. Un opus pétillant qui marque le retour en fanfare pour Allison. (Yves Jud)



AMAHIRU (2020 – durée : 56'30'' – 12 morceaux)

Belle surprise que ce premier opus d'Amahiru qui est le fruit du travail commun de la guitariste japonaise Saki (Mary's Blood, Nemophila) et de Frédéric Leclercq. On savait depuis le projet death métal Sinsaenum, que le français jouait également de la guitare, puisqu'il s'était d'abord illustré à la basse au sein de Dragonforce, avant d'intégrer récemment le groupe de thrash allemand Kreator, mais on peut clairement se rendre compte qu'au sein d'Amahiru il se lâche avec des soli lumineux qui mélangent parfaitement habilité technique et mélodie, son jeu se combinant parfaitement à celui de Saki qui ne ménage pas sa peine. Ensemble, les deux guitaristes font vraiment des étincelles qui se fondent parfaitement dans le métal mélodique moderne développé par

le duo. Cela fonctionne parfaitement, car le reste de la formation n'est pas en reste, avec Archie Wilson au micro, dont le chant hyper mélodique et puissant n'est pas sans rappeler ceux de David Draiman (Disturbed) et Ivan L. Moody (Five Finger Death Punch) et s'intègre à ce métal moderne très mélodique qui peu se révéler également très rapide ("Vangard") tout en étant très groovy ("Bringing Me Down") et heavy. Les autres protagonistes ne sont également pas nés de la dernière pluie, puisque l'on retrouve derrière les claviers, Coen Janssen (Epica) et derrière les fûts, Mike Heller (Fear Factory), alors que la chanteuse d'Amarante, la suédoise Elize Ryd d'Amaranthe vient apporter son concours sur le très mélodique "Lucky Star". A noter également deux instrumentaux, dont le très réussi "Ninja To Tamashii", un titre qui évoque le pays du soleil levant et qui permet de constater la dextérité des musiciens. Au final, un album qui constitue une très bonne surprise par sa fraicheur et sa variété musicale. (Yves Jud)



ADAM'S CURSE – WHAT THE ANCIENTS KNEW ABOUT US (2020 – durée : 43'46'' – 12 morceaux)

Derrière Adam's Curse se trouve Bat Kinane qui a été le guitariste du groupe Glyder. Egalement auteur-compositeur, le musicien a rallié à sa cause, le batteur Brendan Gilligan et le bassiste John Treacy. Ensemble, le trio dévoile un album aux influences musicales très larges et même si le premier titre "A vibe For Philo" est un pur morceau de classic rock qui rend un vibrant hommage au regretté Phil Lynott (Thin Lizzy), le reste de l'opus est différent, avec du rock ("Stargazer", un titre qui figurait sur le 1^{er} opus de Glyder, "Borrowed Time", "Satelitte", un titre seventies), mais également plusieurs titres plus calmes et intimistes ("Tattos & Loneliness", ""Poison Spring", "My Canoe", What The Ancients Knew About Us"), un exercice bien connu du musicien

irlandais, puisqu'il a enregistré plusieurs albums folk après l'arrêt de Glyder. Un album assez calme et très personnel, dans lequel Bat Kinane aborde des sujets actuels, tels que le réchauffement climatique, mais également plus larges, comme la vie et la mort ou certains choix à faire pour élever une famille. (Yves Jud)



ART OF ILLUSION – X MARKS THE SPOT (2020 – durée: 53'36'' – 12 morceaux)

Retour sur le devant de la scène du multi-instrumentiste de Grand Illusion, Anders Ryndholm, après 10 ans de silence discographique et une apparition live remarquée au feu Firefest en 2010. Avec l'excellent vocaliste de Work of Art, Lars Safsund, ils décident de s'acoquiner pour un projet en 2021, ils cherchent longtemps un nom, et dieu sait que Anders avait eu le temps de chercher, et finissent par s'inspirer de Robert Sall, qui lui aussi cette année va s'adonner à son side project W.E.T., alors le plus du simplement du monde, il fusionnent le nom de leurs groupes pour accoucher d'un Art of Illusion, à ne pas confondre d'ailleurs avec le groupe de prog-metal polonais. S'ils n'ont pas été outre mesure inspirés par la recherche d'un patronyme, heureusement

ils l'ont été beaucoup plus pour l'aspect musical. Dès le premier titre ils nous ont rassurent, nos deux surdoués suédois rappellent aux frères Huff et consorts qu'il y a une place laissé libre par Giant depuis trop longtemps, Wild and Free est un diamant brut aux sonorités actuelles, et Lars pousse son organe pour le sublimer encore plus. Rampant Wildfire renforce cette impression, mais juste dans sa première partie, morceau rythmé et entrainant qui après un break et une chevauchée de claviers nous plonge dans l'univers laissé vacant par Lukather, Paich, Porcaro & C°. Que les Californiens se rassurent (ou pas d'ailleurs), la relève est là avec un Go plus vrai que nature, avec ses changements de rythmes incessants et la sublime voix de Lars qui nous caresse autant que les rayons du soleil sur l'onde du Pacific. Ah, cet esprit West Coast que ravive l'excellent Snakebite Charm pour le plus grand plaisir des amateurs du genre. Un falsetto au milieu du titre laisse entrevoir que Lars veut se confronter au fantôme de Freddie, écoutez l'intro de Let The Games

Begin, ca vous fout le frisson, sans le singer Lars incarne la Diva, comme également sur la ballade *Race Against Time*. Comme la Reine, le groupe nous gratifie de morceaux courts et complètement incongrus comme ce *A Culanary Tour* où se mêlent Stockholm, Chianti, Mascarpone et Bel Canto, et *Waltz For The Movies* sorti tout droit d'un film des 60's avec ses choeurs et piano, Lars nous bluffant encore un fois. Retour gagnant, donc, pour Anders, confirmation aussi que la Suède possède encore un chanteur de premier ordre avec Lars dans un registre un peu plus musclé que par le passé. (Patrice Adamczak)



ANNISOKAY – AURORA (2020 – durée : 48'06'' – 13 morceaux)

5ème opus pour Annisokay qui maitrise l'art de métalcore avec comme toute formation qui se respecte dans le style une alternance de chant guttural et de chant mélodique, qui est par moment presque angélique. Selon le titre, on a carrément l'impression d'écouter deux groupes différents. A titre d'exemple, "The Tragedy" ou "Standing Still" débutent avec des notes de claviers suivi par un chant très fin, rehaussé par des passages symphoniques à l'opposé du morceau "Under Your Tattoo" qui est foncièrement hardcore. Les deux univers se mélangent constamment et il faut reconnaitre que la formation allemande n'a rien à envier à personne, car elle maîtrise la recette qui se voit parfois soutenue de sons électro ("STFU", "Bonfire Of The Millenials") tout en ayant un côté accrocheur et direct ("Face The Facts"). (Yves Jud)



AYREON – TRANSITUS (2020 – cd1 – durée : 38'55" - 9 morceaux / cd 2 – durée : 41'37" – 13 morceaux)

C'est difficile de comparer le dernier opus d'Arjen Anthony Lucassen paru sous le patronyme d'Ayreon aux autres productions de ce projet, car ce *Transitus* devait être, à l'origine, non pas un conte musical ou un concept album comme le multi-instrumentiste néerlandais a l'habitude de nous gratifier que ce soit sous l'égide d'Ayreon ou d'autres projets tels que The Gentle Storm ou Guilt Machine, mais un film, une comédie musicale dont les 22 morceaux auraient servi de bande son. En fait, Arjen Lucassen, pressé par sa maison de disques et en manque de moyens financiers pour assurer la réalisation du long métrage, surtout en période de Covid, a dû bricoler une formule un peu hybride pour préserver l'aspect pictural de l'œuvre, mais qui ne satisfait

personne sur la forme. Les images sont remplacées par un livret de 48 pages qui présente le synopsis du projet cinématographique sous la forme d'une bande dessinée. En plus de cela, chaque titre est introduit par un narrateur qui recadre les choses et fait les ponts entre les séquences musicales. Cette narration, d'une vingtaine de secondes à chaque fois, même si elle est très bien faite par Tom Baker qui tient l'auditeur en haleine, casse le rythme de l'album et c'est vraiment dommage quand on connaît la capacité d'Arjen Lucassen à faire des transitions de qualité comme dans *The Theory of Everything* (2013). Cela me fait un peu penser à l'opéra rock *Beethoven Last Night* de Trans Siberian Orchestra (2000) ou plus anciennement à "The Worm and the Tree" de Procol Harum dans *Something Magic* (1977). Dans les deux cas, la narration alourdissait les choses. *Transitus* n'échappe pas à cet écueil. Pour le reste, au niveau du fond, Arjen Lucassen sait toujours s'entourer de musiciens de qualité (Joe Satriani, Marty Friedman à la guitare notamment) et surtout de vocalistes exceptionnels (Dee Snider, Paul Manzi, Tommy Karevik, Cammie Gilbert....) et sait toujours composer des choses très riches aux styles et influences multiples : le morceau introductif est révélateur à cet égard puisqu'il présente, pendant plus de 10 minutes, les différents thèmes qui vont être développés dans l'opus.

Si certains reprochent à ce morceau sa longueur excessive, je trouve pour ma part que c'est un concentré de la créativité d'Arjen Lucassen, demeurée intacte même après la quinzaine de monuments qu'il a déjà pondus (*Into the Electric Castle-*1998, *The Human Equation-*2004, 0111001-2008,

On this Perfect Day-2009, The Theory of Everything-2013, The Diary-2015, The Source-2017....). On a ainsi des influences médiévales comme dans le superbe "Talk to the Town" où c'est Paul Manzi (Arena) qui officie au micro ou dans "Dumb Piece of Rock" où la polyphonie associée à une rythmique appuyée donne de gros frissons, des ambiances rappelant le Pink Floyd de Wish vou Were Here (1975) avec un solo de gratte très Gilmourien dans "Two Worlds, Now One", des morceaux très heavy comme le remarquable "Get out! Now !" dans lequel Dee Snider (Twisted Sister) se rappelle à notre bon souvenir, des morceaux proches de Diablo Swing Orchestra ("Listen to my Story", "Your Story is Over") associant magnifiquement le métal, le jazz et la fusion, des rocks énergiques avec une rythmique percutante tels que "Condemned without a Trial" où la flûte traversière s'invite comme un clin d'œil à Jethro Tull ou encore le génial "This Human Equation" qui prend littéralement aux tripes avec une partie vocale, une mélodie et une orchestration absolument fabuleuses. On a également des ambiances un peu mystérieuses, voire ténébreuses, comme dans le magistral et trop court "Inferno" avec des chœurs à deux voix et une rythmique pesante ou dans "Daniel's Funeral" dans lequel un orgue d'église et des chœurs tamisés accentuent le côté funèbre avant un final éclatant. On a aussi des morceaux d'un grand romantisme ("Hopelessly Slipping Away", "Message from Beyond", "Henry's Plot") dans lesquels la partie vocale fait un véritable carton que ce soit Tommy Karevik dans le rôle de Daniel (il avait déjà été excellent dans The Theory of Everything) ou Cammie Gilbert dans celui d'Abby (tous deux auraient dû jouer ces rôles respectifs à l'écran). Mais qui sont ces deux personnages ? Eh bien ce sont les héros de l'histoire, celle d'un amour impossible, à la fin du XIXème siècle, entre un jeune bourgeois, Daniel, et sa servante noire, Abby. Là où l'on quitte l'univers de Gustave Flaubert, c'est quand apparaît un monde parallèle fantastique, une sorte de purgatoire entre enfer et paradis, le Transitus, à l'intérieur duquel les deux amants se réfugieront et se retrouveront à la fin de l'intrigue. Ouf..., on aura quand même tremblé pour eux tout au long de cette galette. Cela dit, on ne sait pas s'ils ont vécu heureux et fait beaucoup d'enfants! Cette histoire pseudo-romantique à l'eau de rose est un peu le maillon faible de cet opus. Elle est dans la lignée des comédies musicales de Broadway et on regrette également le fait d'Arjen Lucassen ait quelque peu abandonné le métal dans cet album pour faire glisser le curseur vers quelque chose de beaucoup plus accessible, quelque chose de moins profond. L'intrigue prend le pas sur la dimension musicale à certains moments et c'est en cela que ce Transitus est un peu différent des autres productions du musicien batave. C'est clair, c'est beaucoup plus gentil et guilleret que le reste de sa discographie. Mais cela reste une œuvre tout à fait remarquable, d'une grande sensibilité. Du très bon Ayreon, en tout cas (à supposer qu'il y en eût un jour du mauvais....). (Jacques Lalande)



BENEDICTION – SCRIPTURES (2020 – durée : 46'56'' – 12 morceaux)

Retour du chanteur emblématique du groupe Dave Ingram pour ce huitième album des Anglais de Benediction qui s'est fait attendre depuis 2008. Le groupe de death-métal old-school s'appuie sur son expérience et celle de ses membres pour livrer un nouvel opus aux accents typiques du genre et à la réalisation impeccable. La musique reste entrainante avec des rythmiques soutenues, le tout accompagné d'un chant grave et puissant. Les compositions sont riches et emmènent l'auditeur dans leur univers à travers des changements de tempos et des structures variées, l'ensemble étant une symbiose entre les différentes propositions musicales et une construction sans faille. Le seul regret pourra venir de soli qui mériteraient d'être plus soutenus,

un disque de death old-school mérite des envolées guitaristiques incandescentes plus insistantes (enfin, ça ne reste que mon avis de vieux métalleux aigri...).En finalité, Benediction revient avec un très bon album de death, qui comblera les attentes de tout amateur du genre. (Sebb)



BILLIE JOE ARMSTRONG – NO FUN MONDAYS

(2020 – durée : 40'43'' – 14 morceaux)

Profitant du confinement, Billie Joe Armstrong, le chanteur du trio punk rock Green Day, a sorti chaque lundi depuis le mois de mars 2020 sur la chaine YouTube du groupe, une reprise d'un titre qui avait marqué sa jeunesse. Cela devait se limiter à ce type de format, mais fort heureusement, le chanteur/guitariste a changé d'avis et a décidé de réunir tous ces morceaux sur un album physique. C'est ainsi qu'est né "No Fun Mondays", un opus qui ratisse large puisque l'on peut ainsi découvrir des covers de Tommy James & The Shondells, Kim Wilde, John Lennon, Stiv Bators, Johny Thunders, ... dans des ambiances qui intègrent aussi bien du punk, que du rock ou de la pop dans un environnement typé seventies/eighties avec même un titre chanté en

espagnol ("Amico"). Un album frais et revigorant, qui s'enchaine sans temps mort, et qui plaira aux fans du trio ricain mais également aux adeptes de bonne musique diablement efficace et directe. (Yves Jud)



JESPER BINZER – SAVE YOUR SOUL (2020 – durée : 40'15" - 10 morceaux)

Deuxième album solo pour Jesper Binzer, le chanteur, compositeur et guitariste rythmique du groupe danois D-A-D. Ce *Save your Soul* a forcément des réminiscences du groupe d'origine, ne serait-ce qu'au travers de la superbe voix éraillée de Jesper, surtout quand elle est poussée à son paroxysme comme il sait si bien le faire. Mais cette voix reconnaissable entre mille peut aussi se faire caressante dans des morceaux plus intimistes ("Move a Mountain"). Dans les deux premiers titres, on retrouve le feeling, le groove, l'énergie de D-A-D ("Life is moving", "Save your Soul") avec une touche de hard FM dans le premier cité et un zeste de rock psychédélique dans le second. On va retrouver cette fougue avec les riffs si spécifiques de maître Jesper

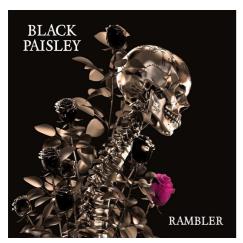
dans "The Heart will find its Way" avec encore un refrain irrésistible et la voix proche de la rupture, mais aussi dans "My Head's been Places" avec des riffs très rock'n'roll. Pour le reste, on va osciller entre une pop teintée d'AOR et des ballades dégoulinantes qui, si elles révèlent un côté romantique de l'artiste qu'on ne lui connaissait pas forcément, donnent plus envie de se masser les hémorroïdes que de mobiliser ses cervicales. Jesper a voulu nous montrer toutes les facettes de son talent dans cet album qui est globalement une réussite, mais je préfère nettement quand ça envoie la purée, même si je ne déteste pas le côté sentimental du personnage. La ballade "Move a Mountain" où il s'accompagne uniquement du piano donne, à cet égard, quelques frissons. Cet opus permettra en tout cas de pondérer l'attente du nouvel album de D-A-D après le formidable *Prayer for the Loud* (2019). D'ici là notre homme aura peut être courtisé une muse plus agressive. Jesper ! (Jacques Lalande)



BLACK STONE CHERRY – THE HUMAN CONDITION (2020 – durée: 46'37" - 13 morceaux)

Dire que ce septième opus de Black Stone Cherry est excellent relève du pléonasme tant les petits gars du Kentucky ont pris la bonne habitude d'enchaîner la sortie d'albums plus monstrueux les uns que les autres à un rythme à peu près régulier (environ tous les deux ans). Après *Family Tree* en 2018, c'est au tour de *The Human Condition* de tomber dans les bacs. C'est toujours du rock charpenté entre hard-blues et heavy avec la superbe voix rocailleuse de Chris Robertson. Des rythmiques soutenues, des mélodies irrésistibles, des refrains magiques que l'on s'approprie dans l'instant, des soli de guitares incisifs, des

compositions bluesy qui prennent aux tripes alternant avec des petits brûlots de hard incandescent, un groove quasi permanent avec un gros feeling même quand le tempo se ralentit, bref toutes les conditions sont réunies pour passer un bon moment. Et c'est ce qui se produit de "Ringin' in my head" et "Again", qui ouvrent les débats avec une rythmique percutante et un refrain imparable, à "Live this Way" ou "Push down and Turn" qui emportent tout sur leur passage en passant par des moments plus calmes tels que "When the Angels learn to Fly", "In Love with the Pain" ou "If my Heart had Wings". Tout est excellent, simple, efficace et on en redemande. On a même la reprise de "Don't bring me Down" de Electric Light Orchestra et là, inutile de vous dire que la citrouille se transforme instantanément en carrosse. La tracklist se termine par "Keep on keepin' on" que n'aurait pas renié Bruce Springsteen. Ne passez pas à côté de cette petite merveille. La galette des Rois avant l'heure... (Jacques Lalande)



BLACK PAISLEY – RAMBLER (2020 – durée: 31'53" - 8 morceaux)

Après un début prometteur en 2017, Steve Blomqvist, le chanteur leader de Black Paisley a décidé de sortir *Rambler* pour pouvoir sillonner les routes en 2021 et porter la bonne parole. Pour cela il n'enregistre ni plus, ni moins, excusez du peu, que l'arrivée de Franco Santunione à la guitare, whaouuuuu, le lead d'Electric Boys qui vient se joindre à ses compatriotes pour un album qui marquera 2020. Malgré ses origines scandinaves, le groupe lorgne clairement vers les US et plus exactement vers le Deep South, mais celui qui flatte les radios FM, comme savaient si bien le faire 38 Special, Axe et Tangier. Ecoutez l'intro de *Without Us*, on s'y croirait, et après le couplet, un refrain qui pourrait appartenir au patrimoine de Robert

Sall. Le style de Black Paisley, c'est cette passerelle entre les côtés roots US et la vague mélodique européenne du XXI^{ème} siècle, cela le rend imparable. *Take Me to the River* devrait aussi vous convaincre. Sans l'air d'y toucher, une guitare aérienne, un refrain entêtant mais fluide, on perçoit déjà les foules en liesse. Et pour enfoncer le clou s'il le fallait encore, *Timeless Child*, avec son gimmick en rupture à la *Afterglow* de Mr Big, vous achève. Ce n'est pas encore fait, alors *Give It Up*, devrait y remédier, typiquement le morceau qui peut durer 10 min en live, tellement il est jouissif et à tiroirs, des semaines après vous dodelinerez encore de la tête en fredonnant "Give It Up, Give It Up, Give It Uuuuuuuuuup". Est que *Damned* alors est superflu, surement pas avec sa basse vrombissante, son gimmick et la voix de Steve soignée au Jack Daniels. Même le plus passe partout, *Higher Love*, permet alors à Franco de rappeler à tout le monde qu'il n'est toujours pas manchot. Steve, lui, profites de *Save The Best* pour rendre hommage à Don Barnes et ses compères. Durant ce cd 8 titres à l'ancienne, Steve et Franco et leurs collègues nous prouvent qu'ils n'ont pas besoin d'être nés à Jacksonville pour engendrer un excellent album de Rock FM Sudiste qui fera date dans le genre, avis aux amateurs. (Patrice Adamczak)



$BLIND\ GUARDIAN$ – IMAGINATIONS FROM THE OTHER SIDE LIVE – 25^{th} ANNIVERSARY EDITION

(2020 – durée : 54'03'' – 9 morceaux)

"Imaginations From The Other Side" est le cinquième album de Blind Guardian et celui qui lui a permis d'accroître sensiblement son cercle de fans et nombre des morceaux qui composent cet opus font partie des classiques que le groupe allemand incorpore à ses concerts. Le 03 décembre 2016, Hansi Kürsch (chant) et ses collègues ont donné un concert à la Turbinhalle à Oberhausen reprenant l'intégralité de cet album culte dans l'ordre de l'album original. Inutile de dire que cette soirée a été magique, d'autant que le son du live est parfait et que le public donne de la voix quand il le faut ("The Script For The

Requiem"). Ce show permet aussi de constater que les compositions n'ont pas perdu de leur attrait malgré les années qui passent et même si les versions proposées sont moins sophistiquées que celles figurant sur l'album studio (le groupe n'a utilisé aucune bande pour reproduire les orchestrations de départ), la qualité d'interprétation est bluffante et l'on ne peut qu'apprécier la vitesse d'exécution du sextet sur des titres très rapides ("I'm Alive", "Born In A Mourning Hall") mais également plus nuancés (le celtique "A Past And Future Secret", ""Bright Eyes") et surtout épiques. Un album qui aura marqué un tournant dans la carrière du gardien aveugle et qui est, avec cette édition spéciale, parfaitement restitué en live. (Yves Jud)



BROKENRAIL – BEAUTIFUL CHAOS (2020 – durée: 38'36" - 10 morceaux)

Le second album de BrokenRail, sorti en novembre 2018 et chroniqué de façon élogieuse dans votre mag favori (n°151, janvier/février 2019), a obtenu, quelques mois après, le titre honorifique de meilleur album hard rock de l'année 2018 aux Independant Music Awards (IMA), comme quoi on ne raconte pas que des salades à Passion Rock.... Le nouvel opus du jeune combo américain, intitulé *Beautiful Chaos*, confirme tout le bien que l'on pense de la formation emmenée par Blake Clawson (chant) et se situe dans la lignée de son prédécesseur. C'est toujours du bon métal très incisif avec des riffs percutants, une rythmique puissante et saccadée, un batteur qui plante des clous de charpente et des mélodies qui trouvent leur place dans cet univers

musical pourtant très chargé. En plus, la partie vocale propose une belle alternance entre un chant clair, très accrocheur de Blake (avec un timbre de voix qui rappelle Benjamin Burnsley, le vocaliste de Breaking Benjamin) et un growl caverneux qui ramène aux origines de l'humanité. Cette bipolarisation du chant se retrouve dans pratiquement tous les morceaux et devient un peu la marque de fabrique du combo au même titre que l'opposition entre une rythmique saturée et plombée et des éléments mélodiques assez raffinés. Certains titres développent une ambiance de heavy traditionnel comme le magnifique "Beautiful Chaos" qui ouvre la tracklist, alors que des titres comme "Nightmare" avec une belle ligne de basse ou "Patterns" mobilisent instantanément les cervicales. Sur quelques titres, le tempo se ralentit ("California", "On My Own", "Reignite") et les mélodies se font plus présentes, sans rien concéder toutefois à l'énergie des riffs. C'est le cas également dans la belle ballade "Never be the Same" qui offre un petit répit avant "The Haunted", un titre bestial à souhait qui, à l'instar des singles "Demons in Disguise" et "Creatures" (et sa vidéo très gore), montre la puissance de feu de ce jeune groupe avec lequel il va falloir compter aux côtés de formations comme Godsmack ou Asking Alexandria. On en prend plein la hure et ça fait du bien. (Jacques Lalande)



BRAD BROOKS – GOD SAVE THE CITY (2020 – durée: 47'02" – 12 morceaux)

Après avoir récolté de bonnes critiques avec son album "Harmony Of Passing Light" sorti en 2012, Brad Brooks a dû faire un break, le musicien de la Bay Area ayant dû lutter contre un cancer de la gorge, qu'il a finalement vaincu. Cet album marque donc le retour du chanteur compositeur américain qui dévoile des compositions très variées et même si le titre qui ouvre l'opus et qui lui donne son nom est le plus rock, le reste de la galette est moins musclé et se veut plus soft avec de la pop soul ("Feel The Might"), du rock léger un brin groovy ("Why Do You Hurt", un titre co-écrit avec Robbert Tepper et marqué par des cuivres, "Lee Marvin's Uzi", un titre où l'harmonica apporte un supplément d'âme, "Strange Fruit Numb" avec des chœurs féminins et

un bon solo de guitare, "Angel Of Angles"), de la pop celtique ("Heartbreak Of Fools") tout en proposant des compositions plus posées, dont Millionaires", un titre piano/voix qui fait penser à Queen ("Do The Same

For Me" fait penser également de loin au groupe anglais), mais également "Burn It Off" et Scared I Was", un autre titre piano/voix, où l'artiste évoque l'épreuve qu'il a traversée. Un opus qui fait cohabiter rock, pop, soul, chœurs féminins avec habilité. (Yves Jud)



TYLER BRANT AND THE SHAKEDOWN - PRESSURE (2020 – durée : 42'40'' - 13 morceaux)

Quel dommage qu'on ne fasse plus le Top 10 de l'année écoulée, car ce *Pressure*, quatrième opus de Tyler Bryant, aurait certainement fait partie des nominés. Le jeune guitariste, originaire du Texas et basé à Nashville, nous a gratifié d'un album superbe en 2019 (*Truth and Lies*) et, ne pouvant honorer la tournée qui était prévue en 2020 pour cause de Covid, le groupe a remis l'ouvrage sur le métier pour nous offrir ce petit bijou de blues-rock bien épais qui fleure bon les seventies. Le son est pourtant résolument moderne avec une production d'une précision chirurgicale. Tyler est toujours accompagné de Graham Whitford à la seconde guitare, le fils de Brad Whitford, guitariste d'Aerosmith. Bon sang ne saurait mentir. On note également l'apparition de Charlie Starr

(Blackberry Smoke) qui vient poser un superbe solo dans "Holdin' my Breath", un très bon titre avec des riffs puissants et saturés sur un mid tempo et aussi celle de Rebecca Lovell, l'épouse de Tyler, elle-même guitariste de Larkin' Poe (voir Passion Rock 161 section blues), sur "Crazy Days", un morceau très rock qui rappelle à la fois les Stones de la période Some Girls (1978) et Aerosmith de la même époque. Des brûlots très rock'n'roll, il y en a quelques autres tels que "Pressure" qui ouvre la track-list de façon percutante avec la superbe voix éraillée de Tyler et un solo échevelé qui met l'album sur de bons rails. Suivent "Hitchhiker" qui met le pâté sur la tartine avec une guitare slide saturée et une rythmique irrésistible et "Crazy Days" déjà cité. Dans le registre rock'n'roll, on ne passera pas à côté de "Automatic" avec un refrain imparable et un groove d'enfer qui imposent la station debout et déclenchent instantanément un mouvement antéropostérieur des cervicales d'une grande amplitude. "Fuel", "Fever" et "Wildlife" provoquent également les mêmes symptômes avec des riffs qu'on prend en pleine poire et qu'on n'esquive pas.... On a également quelques titres plus apaisés, histoire de reprendre son souffle, mais avec un son bluesy plein de nostalgie tels que "Misery" qui met le système pileux à la verticale ou "Backbone" et son ambiance un peu mystérieuse. La ballade "Like the Old Me", juste avant "Automatic", donne le temps d'aller soulager sa vessie et de faire le plein de houblons pour la suite. L'opus se termine par "Coastin'" un blues aux accents country qu'affectionnent particulièrement les Redneck de Nashville. Il en faut pour tout le monde...Tous les soli de guitare sont somptueux, tantôt incisifs, tantôt feutrés, les riffs sont percutants, la voix de Tyler très accrocheuse, légèrement éraillée et très sensuelle fait merveille et rayonne sur tout l'album. Il n'y a rien à jeter dans cette galette. Sortez-la du four et dégustez-la : cette petite merveille devrait mettre tout le monde d'accord. Une piste pour ceux qui n'aiment pas : La rétrospective de la carrière de Michel Sardou vient de sortir.... (Jacques Lalande)



CARCASS – DESPICABLE (2020 – durée : 18'54" – 4 morceaux)

Il y a certains groupes que j'ai peu suivis durant les années où des cheveux ornaient encore le sommet de ma boite crânienne. Carcass fait partie de ces groupes sur lesquels je ne me suis jamais vraiment penché. Je fus donc assez agréablement surprit à l'écoute de cet EP. Le death mélodique joué par le groupe est riche et propose des ambiances mélodiques aux accents lugubres et malsains. Les rythmiques dissonantes et saccadées apportent un sentiment de mal-être sur fond de chant hurlé ou crié qui trouve sa place de la meilleure façon au fil des titres. Les fans des opus originaux ne trouveront certes pas leur compte avec cet album et le style proposé actuellement par le groupe

qui est très loin du grindcore originel. Un EP pour ceux qui veulent (re)découvrir le groupe de Liverpool avant la sorti de leur prochain album en 2021. (Sebb)



CATS IN SPACE – ATLANTIS(2020–durée: 47'14"–14 morceaux)

Avez vous vu le film Yesterday ? (si ce n'est pas fait précipitez vous), un monde où les Beatles n'auraient jamais existé Dans cet univers fictif, *Atlantis*, la 6ème réalisation en 6 ans de nos vétérans anglais, n'existerait pas non plus, tellement le fantôme des FAB 4 plane sur cet album. Après avoir enflammé la scène du HEAT festival l'an passé, et avoir encore changé de chanteur, ils nous délivrent un opus hommage au rock d'outre-Manche. Juste après *Dive!*, le superbe instrumental d'introduction à l'ancienne digne de *Switch 625*, Damien Edwards, nouvelle recrue, entame *Space Ship Superstar*, un titre qui va trancher avec le reste du cd, Damien est habité par la voix de Brad Delp, *pendant que* Greg Hart et Dean Howard se prennent pour Barry Goudreau et Tom Scholtz de Boston. Le morceau bercé par des chœurs

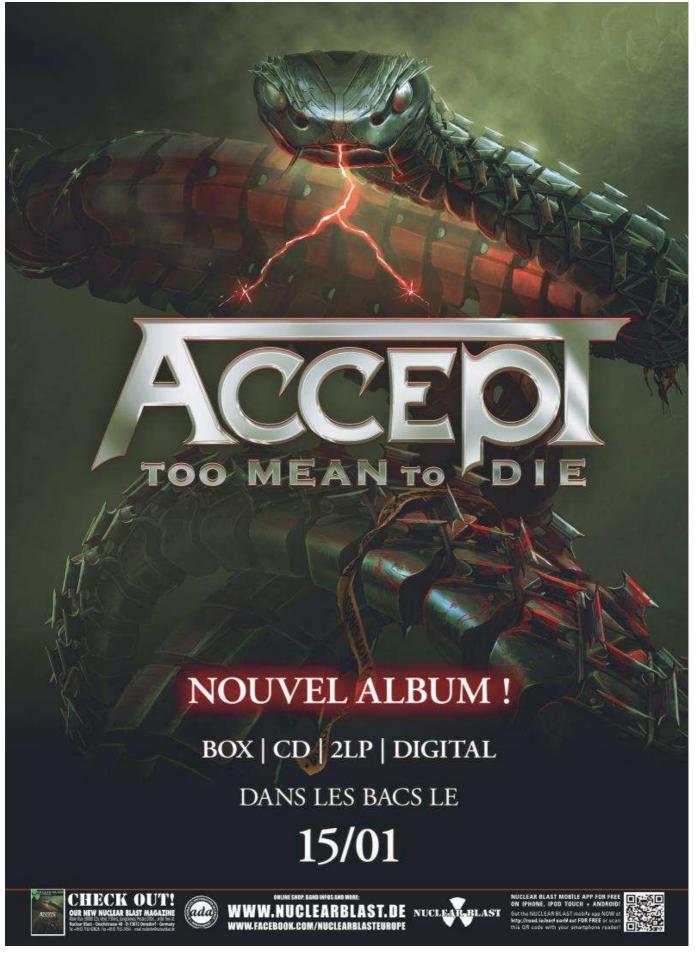
est grandiose et entrainant à souhait. La suite comme je vous l'ai dit, lorgne du côté de Liverpool, directement ou indirectement, tellement sont nombreux les groupes qui revendiquent cette lourde filiation. Le directement c'est la power ballade I Feel Out Of Love With Rock'n Roll, avec piano, breaks, passage où les chœurs déboulent crescendo et toujours ces guitares "bostoniennes", et le décalé Sunday Best que Sgt Pepper aurait aimé entonner. Indirectement c'est le très pop rock Revolution (eh oui!), que la bande de Rick Nielsen (Cheap Trick) n'aurait surement pas renié, et surtout les nombreux morceaux qu'ELO aurait pu engendrer. Comme le très commercial Listen To The Radio taillé pour la F.M., la ballade acoustique Can't Wait For Tomorrow, le dansant Magic Lovin' Feelin' aux synthès d'un autre temps, comme d'ailleurs l'intro de Seasons Change qui contient une montée en puissance où Damien Edwards se prend pour Meat Loaf. Jeff Lynne (ELO) a du mouron à se faire croyez moi, la superbe power ballade, avec breaks et montée en puissance Atlantis vient magistralement clôturer cette parenthèse. Si vous connaissez The Day the Earth Caught Fire de City Boy, l'intro de Marionettes tintera alors à vos oreilles, la suite c'est un morceau épique fait d'ambiances et de breaks qui cumule les clins d'œil aux groupes déjà cités avec en sus un petit hommage à Bryan May (Queen). Et comme cela n'était pas suffisant, Queen Of Neverland est l'hommage intégral à Queen, le titre, les chœurs, les guitares, le phrasé de Damien, ce morceau assez rentre dedans mais également tout en atmosphères devient assez vite jouissif. Un album hommage donc, notamment aux groupes qui adorent l'imagerie des vaisseaux spatiaux, ou les ambiances space pour les autres, mais à aucun moment la musique de Cats In Space ne sombre comme l'Atlantide, et honore de bien belle manière la mémoire du classic rock made in UK. (Patrice Adamczak)



SIMON COLLINS – BECOMING HUMAN (2020 – durée : 60'15" – 12 morceaux)

"Recoming Human" est le quatrième album solo de Simon Collins, fils de Phil Collins (Genesis) et comme son célèbre paternel, il est batteur et chanteur, tout en étant claviériste. Ce nouvel opus, qui suit les traces de son groupe Sound Of Contact, débute de manière assez bizarre, avec "Into The Fray" qui est constitué quasiment que de silence pendant les 2'29" que dure ce titre. Heureusement, le reste du cd est bien plus musical avec un mélange assez surprenant de pop ("This Is The Time", "No Love"), d'un peu de rock, de progressif et d'éléments électroniques et c'est réussi, ce qui n'était pas évident, car l'association de ces différents styles aurait pu aboutir à une musique décousue, ce qui n'est absolument pas le cas. Entre titres entrainants et plus calmes, avec

quelques passages aériens, tout est fluide (comme le chant de Simon qui fait penser parfois à celui de son père) dans cet album qui plonge l'auditeur dans un voyage musical surprenant et moderne. (Yves Jud)





THE COSMIC TRIO ADVISORS – WRONG AGAIN ALBERT... + SAME, SAME...BUT DIFFERENT (2020 – cd 1 – durée : 43'57'' – 11 morceaux / c2 – durée : 46'13'' – 11 morceaux)

Quelle claque, ce double cd de ce groupe au nom étrange et qui est originaire du West Lothian en Ecosse. La musique de ce sextet respire l'authenticité et ce n'est pas peu dire, car l'album a été enregistré en seulement deux jours aux Spinroad Studios en Suède, avec juste quelques overdubs rajoutés ensuite aux Bad Cat Studios en Ecosse. Un album, alors qu'en début de chronique je parle d'un double cd? Et oui, car le deuxième cd est l'enregistrement sans aucune retouche et en une seule prise des onze titres déjà présents sur le premier cd et que dire, sinon que l'on prend vraiment son pied en écoutant le groupe en live, d'autant que ce n'est pas truqué, puisque l'on entend même la chanteuse

se "planter" sur les paroles lors d'un titre. Il est temps maintenant de parler du contenu musical qui est de toute beauté puisqu'il s'agit de hard blues seventies marqué par le chant de Lesley McGonnal sorte de croisement entre Janis Joplin, Elin Larsson (Blues Pills) et Sari Schoor. Son timbre rauque rempli de soul prend aux tripes, mais cela ne serait rien sans ses acolytes qui assurent également pas mal, notamment les deux guitaristes et le claviériste, à tel point que l'on a parfois l'impression d'écouter Wishbone Ash et les Doors au sein d'un même morceau ("I Got It Going On"). De la très bonne musique qui est parfois également bluesy ("Lonely Since I Met Ya"), calme ("Bottle In Me") mais surtout très groovy et puissante ("Oh My My My"). Un groupe qui réussit avec sa première galette un coup d'éclat! (Yves Jud)



JOHN DIVA & THE ROCKETS OF LOVE AMERICAN AMADEUS (2020 – durée : 48'42'' – 12 morceaux)

Quel est le point commun entre notre Stocks national et John Diva & The Rockets of Love, hormis le fait d'avoir un bassiste français pour le second, Remmie MartinN, pseudo qui d'ailleurs nous donne une vague idée de son penchant pour les boissons fortes boisées ? Bon, alors ? Oui, les deux groupes ont ouvert le compteur de leur discographie par un live, dans le cas de John ce fut au prestigieux Wacken 2017 que le groupe fréquentait assidument depuis 2013. John est né à San Diego, whaouuuu, mais vit actuellement en Allemagne où il y mène sa carrière. De sa vie Californienne, il a gardé le souvenir de participations aux albums de Crüe ou d'Aerosmith, un look recherché qui ne passe pas inaperçu, un pseudo qui en dit long sur son côté humble et un gout

pour une musique qui fleure bon Hollywood Blvd des 80's. Dès le premier titre de ce second album studio, le ton est donné, Voodoo, Sex & Vampires est l'hymne hair métal sauce 2020, qui même s'il n'est pas original, nous réchauffe le cœur en cette année compliquée. Tout y est, les solos et gimmicks de Snake Rocket et J.J. Love, le vrombissement de la basse de Remmie, et un break nappé d'harmonica et une reprise où claque la batterie Lee Stingray Jr. . Sur ce titre la voix de John Diva flirte avec celle Vince Neil tout comme sur le rentre dedans mais néanmoins efficace Wasted (In Babylon) avec son solo fort à propos. Dans la même veine, un Bling Bling Marilyn très entrainant qui devrait casser la baraque en live malgré son break qui est assurément la marque de fabrique du groupe. Le band ensuite égrène ses influences, allant jusque à donner des indications dans les titres, si je vous dis, Karmageddon? Ca fait sacrément Def Lep non?. Vraiment pas un hasard quand on écoute cette power ballade, tout y est les guitares, les chœurs, tout comme dans le mid tempo This Is Rock'n'Roll, ou encore l'intro et le solo de Movin' Back To Paradise, même si ce morceau est aussi pop glamouse à la Slade. Cette pop d'ailleurs avec laquelle ils flirtaient déjà de la meilleure des manières sur le virevoltant Champagne On Mars. Revenons aux racines, on ressent bien le Serpent Blanc pour un Soldier Of Love très bien construit et entrainant à souhait, où on se surprend à entrevoir Tawny Kitten dans la brume. Plus surprenant est ce Drip Drip Baby qui rend hommage à Dan Reed, un autre exilé américain en Europe. Plus attendu par contre est, Weekend For A Lifetime aux riffs Slashiens, et aux

snippets Léopardiens, il devrait néanmoins malgré tout cela rencontrer également un gros succès sur scène. Arrive le morceau de bravoure qu'est *American Amadeus*, après un démarrage Elliotissime, une montée en puissance soutenue par des instruments symphonique et des chœurs lyriques, un snippet hommage à Maître Wolfgang, et un refrain qui ne quittera pas votre cervelle pendant des semaines. JDATROL, comme disent les initiés ne révolutionnent pas le genre mais le font sacrément bien vivre au XXIème siècle, tout comme leurs compères de la panthère d'acier (Steel Panther). (Patrice Admaczak)



DIAMOND HEAD – LIGHTNING TO THE NATIONS 2020 (2020 – durée : 60'55'' – 11 morceaux)

Sorti initialement en 1980, "Ligthning To The Nations", premier album de Diamond Head est devenu culte lorsque Metallica a repris quatre de ses morceaux ("Am I Evil", "The Prince", "Helpless" et "It's Electric"). Cela n'a pas permis aux anglais de décoller et Diamond Head a connu une carrière en dent de scie et ce n'est que depuis l'arrivée du chanteur danois Rasmus Bom Andersen que le quintet a repris des couleurs avec l'enregistrement de deux bons albums de hard rock ("Diamond Head" en 2018 et "The Coffin Train" en 2018). Fort de son line up, le guitariste Brian Tatler et seul membre d'origine du groupe, a décidé de réenregistrer les sept titres de ce premier opus et le résultat ne souffre d'aucune critique, car les nouvelles versions sont épiques, puissantes,

racées, truffées de soli de guitare et chantées de fort belle manière par un Rasmus très en voix. Cerise sur le gâteau, le groupe a rajouté quatre covers en plus, également très réussies, dont "No Remorse" de Metallica (un clin d'œil aux ricains !), "Immigrant Song" de Led Zeppelin, "Sinner" de Judas Priest et "Rat Bat Blue", un titre peu connu de Deep Purple. Alors même si au départ, l'idée de réenregistrer ce classique semblait risquée, au final, le résultat est éclatant. (Yves Jud)



FIVE FINGER DEATH PUNCH A DECADE OF DESTRUCTION VOLUME 2 (2020 – durée: 65'30'' – 17 morceaux)

Après une première compilation intitulée "A Decade Of Destruction" parue en 2017, Five Finger Death Punch récidive avec un deuxième volume, dont l'intérêt pour les fans est de découvrir cinq inédits, dont un nouveau titre très puissant ("Broken World"), le morceau très connu "Wrong Side OF Heaven" en acoustique/symphonique et trois remix assez surprenants, notamment la cover du titre "Bad Company", un titre de pur classic rock qui passé entre les mains du DJ Steve Aoki devient électro rock. Très surprenant, comme d'ailleurs les deux autres titres remixés, "Trouble" et "Wash It All Away" qui triturés respectivement par Felmax et Joe Hahn deviennent également hip

hop/électro. Le reste de l'album sera l'occasion pour celles et ceux qui ne connaitraient pas encore le groupe ricain de le découvrir à travers des titres issus des albums "And Justice For None" (4 titres), "American Capitalist" (2 titres), "War Is The Answer" (2 titres), "The Way Of the Fist" (1 titre), "The Wrong Side Of Heaven – Vol.1" (1 titre), "The Wrong Side Of Heaven – Vol.2" (1 titre) et "Get Your Six" (1 titre), le tout formant un parfait équilibre entre titres puncheur ("Cradle To The Grave", "Never Enough"), groovy (Hell To Pay") et ballades imparables ("I Refuse", "The Tragic Truth", "Walk Away") avec toujours le chant si expressif d'Ivan L.Moody qui arrive à passer de la rage à la douceur avec une facilité déconcertante, le tout soutenu par une paire de guitaristes inspirés et une section rythmique en béton. Après l'excellent "F8" sorti début 2020 et ce best of sorti quelques mois après, Five Finger Death Punch aura assurément marqué cette année 2020 si particulière. (Yves Jud)



ECHO VOM AATHAL – UNSERE SCHÖNSTEIN LIEDER (2019 – durée: 16'34'' – 5 morceaux)

A l'image de la pochette et du cor des Alpes qui ouvre "Vreiheit", premier titre de ce EP, l'on pourrait aisément croire que ce trio suisse va nous emmener à la découverte du folklore musical de ses montagnes, d'autant que tous les morceaux sont chantés en langue natale. Cependant, chers lecteurs, vous vous doutez bien que si ce trio figure dans ces pages, c'est qu'il y a une connexion avec le métal, en l'occurrence le heavy métal sur le premier morceau, le thrash métal sur "Xerophobie", le heavy thrash sur "Widestand" et "Zugmörder". Le son est massif au même titre que les riffs qui déboulent aussi vite qu'un torrent des montagnes. Le trio joue bien et l'écoute de ses plus belles chansons (c'est le titre de l'album) s'avère agréable. Un EP qui se

termine avec "Hellhorn", une composition à part, puisqu'elle comprend juste un cor des Alpes et une batterie, et même si la cohabitation semble incongrue au départ, le résultat se laisse écouter, ne serait-ce que par curiosité. (Yves Jud)



EMBRYONIC CELLS – DECLINE (2020- durée: 39'42" – 7 morceaux)

Cinquième album pour le groupe de Troyes fondé en 1997, Embryonic Cells livre encore une fois un opus lourd et puissant agrémenté de nouvelles inspirations qui leur permet de renouveler et de proposer une musique à la fois proche de ses racines et en pleine évolution. Le style black/death mélodique au chant grave et profond apporte une atmosphère pesante et les passages instrumentés appuient toujours fortement l'ambiance générale de l'album. Ces ambiances remplacent efficacement les envolées guitaristiques et proposent une identité propre au groupe. L'exclusion de claviers permet aux différents titres de délivrer des sonorités plus old-school et emmène l'auditeur en des espaces sombres et obscurs. Un très bon album qui mérite d'être

écouter par tout public amateur de métal extrême. Une belle réalisation à écouter fort, très fort (trio oblige -> © Mötorhead !) ! (Sebb)



CRISTIANO FILIPPINI'S FLAMES OF HEAVEN – THE FORCE WITHIN (2020 – durée: 62'50'' – 13 morceaux)

Les italiens sont l'un des fleurons (avec les pays nordiques) dans le métal symphonique, à l'image de Rhapsody Of Fire et cela continue avec Flames Of Heaven, formation née de la créativité du multi-instrumentiste (guitares, claviers, orchestrations), Cristiano Filippini. Après deux albums sortis sous son nom ("The First Crusade" en 2010 et "Flames Of Passion" en 2011), le musicien revient avec un album qui mélange harmonieusement symphonique, power métal, heavy, le tout interprété par des musiciens très à l'aise dans ce créneau. Cela débute avec un chanteur très mélodique (Marco Pastorino) qui arrive vraiment à faire passer des émotions aussi bien sur les titres rapides, épiques ("We Fight For Eternity", "Far Away"), mélodiques ("Dying

For Love") que les belles ballades ("Always With You", "Finding Yourself", "Moonlight Phantom") qui émaillent l'opus. Une petite touche d'électro ("Against The Hellfire") est parfois présente de manière discrète, mais à l'image des claviers très présents, tout cela s'harmonise parfaitement avec une production de qualité (le mixage a été réalisé au Finnvox Studio par Mika Jussila, connu pour ses collaborations avec Nightwish,

Stratovarius et Avantasia) qui met également en valeur des soli de guitares qui jaillissent au bon moment. Une des meilleurs sorties dans le genre depuis pas mal de temps. (Yves Jud)



FOREIGN – THE SYMPHONY OF THE WANDERING JEW PART II (2020 – durée : 70'40'' – 13 morceaux)

Après le premier volet de son opéra métal sorti en 2014, l'auteur/compositeur/chanteur/claviériste Ivan Jacquin (Psychanoïa, Amonya, Magnesis, ...) récidive avec une deuxième partie qui se distingue par sa qualité musicale, à l'instar du 1^{er} album, mais aussi par les invités présents. Ils étaient déjà nombreux sur le premier opus, mais les bons échos récoltés par le 1^{er} volet (l'album sort d'ailleurs sur le label allemand Pride & Joy Music), ont incité des musiciens plus connus à accepter l'invitation du musicien français. C'est ainsi que l'on découvre plusieurs chanteurs, dont Tom S.Englund (Evergrey), Zak Stevens (Circle II Circle, Savatage, Trans Siberian Orchestra), Andy Kuntz (Vanden Plas), mais aussi des chanteuses (Emma Elvaston de

Beneath My Sins) et des musiciens de groupes internationaux (Symphony X, Pain of Salvation, ...), tout en retrouvant certains intervenants présents sur le volet 1 (Thierry Marquez le chanteur de Born Again). Tous ces talents rassemblés ont sublimé le travail d'orfèvre d'Ivan Jacquin pour un résultat d'une grande richesse qui met en lumière la suite du concept qui sert de trame à l'album et qui se base sur le roman "La Symphonie du Juif Errant" écrit par l'auteur (le volet II du roman sort d'ailleurs en parallèle de l'album) et qui a été inspiré par le roman "Histoire du Juif Errant" de l'académicien Jean d'Ormesson. Sur ce 2ème volet (qui sera suivi d'un 3ème volet qui clôturera le concept développé), l'histoire aborde aussi bien les Vikings que Mozart, François 1er, Shakespeare ou la révolution industrielle, le tout mis en musique à travers d'imposantes orchestrations, des passages celtiques, symphoniques, progressifs, orientaux, des chœurs grégoriens, différents types de chant aussi bien masculin que féminin (incluant du chant lyrique), des passages parlés ou des guitares acoustiques. La liste complète serait trop longue à énumérer, mais sachez que si vous avez apprécié les albums d'Avantasia, Ayreon, Therion, Vanden Plas, nul doute que Foreign devrait attirer votre attention. (Yves Jud)



FURIES – FORTUNE'S GATE (2020 – durée : 47'39'' – 10 morceaux)

Derrière une pochette inspirée par la bande dessinée, se cache vous l'aurez deviné grâce à la Tour Eiffel, une formation hexagonale qui respecte parfaitement la mixité. On retrouve en effet, au chant et à la basse Lynda Basstrade, à la batterie Zaza Bathory et aux guitares Billy Laser et Sam Flash. Le décor étant planté, il reste à analyser le contenu qui d'emblée impressionne par la qualité de la production qui est un écrin parfait pour le heavy proposé par le quatuor. Mais attention, même si c'est du heavy pêchu et efficace ("Voodoo Chains") avec des cavalcades de riffs ("Fire In The Sky") dans la lignée de l'allemande Doro et des suissesses de Burning Witches, le quatuor intègre également d'autres influences, tels que le néo-classique ("Never Say

Die") à la Yngwie Malmsteen, le death (un petit passage sur "Antidote") et du métal progressif ("Delusions of Daylight", "Superstition"). Il faut dire que les deux guitaristes s'amusent comme des fous à travers de nombreux soli précis et techniques ("The Fortunate Gate"), sans que la section rythmique soit oubliée, notamment à travers le seul titre chanté en français (qui passe très bien) intitulé "Antidote" et où la basse, est le fil conducteur du morceau. Un album qui démontre la très bonne vitalité de la scène musicale française qui n'a plus vraiment à rougir face à ses homologues européens. (Yves Jud)



FREAKS AND CLOWNS – JUSTICE ELITE (2020 – durée : 50'16" – 12 morceaux)

"Justice Elite" est le deuxième album de Freaks And Clowns après un premier opus éponyme sorti en 2019. Créé en 2017 par le batteur d'Astral Doors, Johan Lindstedt et le chanteur Chrille Wahlgren, le duo a intégré également deux autres membres d'Astral Doors (le bassiste et le guitariste) et un deuxième guitariste (Mathias Henrysson) pour donner vie à un heavy métal teinté de power métal avec des bons soli de guitare. C'est carré et les riffs déboulent avec fureur ("Justice Elite", "I'm Alive"), le tout soutenu par Chrille Wahlgren qui ne s'économise pas derrière le micro avec un chant au timbre éraillé. Même si cela ne sort pas des sentiers balisés, le quintet suédois essaye de diversifier sa musique en apportant un peu de symphonique en milieu de "Justice"

Elite", des chœurs légers en arrière plan sur "Man With the Power", du mélodique sur "Guardian Angels" ou des refrains sleazy sur "Hell Yeah" (un titre qui possède un côté ricain qui fait penser de loin à Wasp). Un album efficace et massif. (Yves Jud)





$\it HAWKWIND$ - 50^{th} ANNIVERSARY LIVE (2020 – cd1 - durée : 50'41- 9 morceaux / cd2 – durée : 48'58''' - 8 morceaux)

Toujours emmené par ce diable de Dave Brock, 79 ans tout de même... et dernier membre de la formation originale, le groupe Hawkwind créé en 1969 dans une banlieue de Londres, a fêté ses 50 ans de carrière en novembre 2019 avec une tournée de quinze dates à travers l'Angleterre et l'Ecosse, qui s'est terminée dans la prestigieuse salle du Royal Albert Hall à Londres. Une tournée anniversaire que vient illustrer de belle manière ce double live, avec un Hawkwind, sans doute beaucoup moins barré que dans les années 70' et sur le fameux double live "Space Ritual" de 1973, mais toujours fidèle au space-rock et affichant une forme éblouissante, comme en témoignent d'ailleurs aussi ses

dernières productions en studio ("All aboard the skylark" l'année dernière ou "Carnivorous" sorti cet automne). Les dix-sept titres de ce live anniversaire, parfaitement mis en son, proposent ainsi une passionnante chevauchée intergalactique, puisant parmi la trentaine d'albums enregistrés par le groupe depuis 1970. "Hurry on sundown" du premier album, "The Watcher" et d'autres classiques comme "Silver machine", "Assault and battery", "Golden void", "Born to go", "Spirit of the âge" et bien sûr "Master of the universe" et "Welcome to the future" figurent ainsi en bonne place ici, aux côtés de titres plus récents dont trois extraits de l'album "All aboard the Skylark", publié quelques mois avant la tournée et qui s'est hissé dans le top 40 des albums en Angleterre. Si Lemmy, qui nous a quitté en 2015, a passé cinq années dans Hawkwind, entre 1971 et 1975, avant d'en être viré et de s'en aller former Motörhead, le groupe de Dave Brock a tenu à lui rendre hommage lors de ce live anniversaire, et c'est le guitariste Phil Campbell (Motörhead, The Bastard Sons) qui rejoint Hawkwind sur scène pour des versions très électriques de "The Watcher", un titre signé par Lemmy sur l'album "Doremi Fasol Latido" (1972) et du hit "Silver machine" (3ème dans les charts cette même année). (Jean-Alain Haan)



HIGH TIDE – UNTAMEABLE (2020 – durée : 36'13" - 10 morceaux)

High Tide est un combo allemand formé en 2014 par Alexander Kühner (chant) et son copain de fac Ben Wormser (guitare). Après un premier opus en 2016 (*Against the Current*), c'est au tour de *Untameable* de tomber dans les bacs. C'est toujours du très bon hardblues old school, mais si la musique de High Tide rappelle clairement les seventies, le combo d'Heilbronn a su éviter le piège du plagiat pour développer un style très personnel. Le côté vintage des compositions est assuré par Giuseppe Celentano qui assure comme une bête à l'orgue Hammond. "Untameable Love" ouvre superbement la track list dans une ambiance très rétro avec l'orgue en toile de fond, des riffs qui claquent, une guitare qui envoie la purée au travers d'un solo de belle

facture, une section rythmique qui emballe savamment le tout, un chant très accrocheur et un refrain qui fait mouche. Voilà les ingrédients qui composent les morceaux rétro-hard-blues de cette galette au rang desquels on citera "On my Way down" avec ses riffs imparables et un orgue qui survole l'ensemble, mais aussi "The Last Man" ou "Not the One", qui mettent le pâté sur la tartine avec un groove irrésistible que n'auraient pas renié des artistes comme Aaron Keylock ou Tyler Bryant. Aux côtés de ces petites merveilles, on a des titres plus estampillés classic rock ("Make Love", "We are Winners") ou des morceaux plus apaisés, dans un registre folk-rock qui ramène quelques décennies en arrière ("Nightingale", "Singing Out", "At my side"). Ce qui fait la force de cet album, c'est le chant d'Alexander, plein de sincérité et de feeling, la guitare de Ben qui met parfois la barre très très haut et surtout la qualité d'écriture du combo qui nous livre une copie sans faute au travers de ces 10 morceaux que l'on savoure sans modération. Une belle découverte... (Jacques Lalande)



INSIDIOUS DISEASE – AFTER DEATH (2020 – durée : 43'44'' – 10 morceaux)

Après dix ans de silence Insidious Deasease fait à nouveau parler de lui avec un second album. Le quintet formé en 2004 de différents membres de groupes aux renommées incontestées (Morgoth, Napalm Death, Dimmu Borgir...) démontre encore une fois le défaut majeur de ces "all-star band", la capacité à se réunir, car l'attente a été longue! La musique reste dans le registre du métal extrême en proposant un death-métal lourd et puissant, entrainant et pesant. Le rythme mid-tempo et les soli maîtrisés apportent une touche old-school efficace qui ne sera sans rappeler quelques influences majeures du genre. La production, très propre et les compositions bien amenées permettent au groupe de

réaliser un sans faute musical. Certes, l'innovation n'est pas forcement de mise ici, le côté classique et puissant domine l'album de toutes parts et permettra à tout amateur du genre de se délecter d'une superbe galette. Idéal pour le headbanging intense de nouvel an ! (Sebb)



HJELVIK - WELCOME TO HEL (2020 – durée : 39'27'' – 10 morceaux)

Après avoir quitté Kvelertak en 2018, son chanteur Erlend Hjelvik revient sur le devant de la scène avec un nouveau groupe qui porte son nom de famille (pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple!) dans un registre musical qu'il définit comme étant du "Blackened Viking Heavy Metal". Une description large pour des compositions qui intègrent un chant profond et rauque (typiquement viking, normal quand on est norvégien!), un peu de black (Necromance", encore une des caractéristiques des pays nordiques), mais également pas mal de heavy, notamment au niveau de certains passages de guitares qui évoquent sans ambiguïté le style propre à Iron Maiden au niveau des rythmiques ("Iron Wood"). Les refrains sont guerriers ("Glory Of Hel")

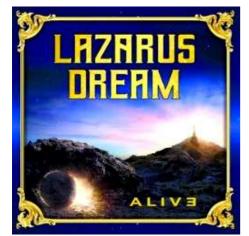
avec des passages accrocheurs ("The Power Ballad Of Freyer") mais également plus sombres, le tout formant un mélange musical assez hétéroclite mais qui tient la route. (Yves Jud)



LORD OF THE LOST – SWAN SONG III (2020 – cd 1 – durée : 49'01' – 13 morceaux / cd 2'- durée : 50'12'' – 8 morceaux)

La formation de métal gothique allemande Lord of the Lost, active depuis 2007, revient avec ce Swan Song III, troisième volet de la trilogie du même nom après le premier sorti en 2015 et le second en 2017. Ce projet symphonique n'a pas grand-chose à voir avec la discographie du groupe (à part, peut-être, le chant magistral, grave et profond, de Chris Harms) car il s'agit d'une œuvre réalisée en acoustique avec des musiciens classiques dans une formation de type orchestre de chambre avec un quatuor à cordes, une harpe, un piano, une guitare acoustique et une batterie. Le résultat est d'une grande sensibilité avec des orchestrations très soignées. C'est poétique et mélancolique, parfois un peu ténébreux, mais cela n'a rien à voir avec

le métal gothique percutant dont le groupe nous gratifie ordinairement. Ce troisième volet est dans le sillage des deux précédents et se présente en deux parties. Un premier cd avec des compositions nouvelles et un second qui reprend des morceaux anciens à la sauce classique. Dans le premier cd, les premiers titres sont dynamiques, rythmés, pétillants et vraiment réussis car la présence de l'orchestre donne une dimension romantique aux compositions, d'autant plus que les mélodies et les refrains sont superbes. "A Splintered Mind", "A One Ton Heart", "Unfeel" et surtout "Zunya" sont remarquables à cet égard. Et puis le disque va s'enliser dans une mélancolie parfois forcée et perdre de son énergie, de sa fraîcheur et forcément de son intérêt. C'est joli, mais ça manque d'audace. Même "We were Young" n'échappe pas à ce piège malgré la présence du Heaven Can Wait Choir qui fait une prestation vocale de haute volée. Le cd2 va être plus intéressant car il va redonner vie à des compositions que l'on connaissait en version métal. Quatre titres sont issus de l'album *Thornstar* (2018), les autres sont plus anciens. C'est beaucoup plus dynamique, plus rond que le cd1, ne serait-ce que parce que les titres d'origine sont eux-mêmes pêchus. Des morceaux comme "Black Halo", "Morgana", "Cut me Out" ou "My Heart is Black" prennent une autre dimension et on se surprend à préférer pour certains la version classique à l'originale. "Letters to Home", qui termine la track list, est une œuvre dans l'œuvre puisque le morceau dure 18 minutes. C'est le seul titre nouveau de ce cd2, mais quel titre! C'est très riche, avec des variations de rythme et d'intensité, avec des orchestrations absolument superbes et des parties instrumentales magnifiques. C'est en écoutant ce morceau qu'on se dit que Lord of the Lost aurait pu mieux faire dans le cd1. L'ensemble de ce Swan Song III est très bien fait, c'est original, mais ça manque parfois d'originalité car le groupe a un peu trop insisté sur l'aspect mélancolique de certaines compositions et il y a quelques longueurs. Dommage. (Jacques Lalande)



LAZARUS DREAM – ALIVE

(2020 – durée : 70'43'' – 13 morceaux)

Lazarus Dream est un nouveau projet créé par le multi-instrumentiste (guitare, claviers) Markus Pfeffer (Scarlett, Winterland) et le chanteur Carsten Lizard Schulz (Evidence One, Domain). Pour les accompagner au sein de Lazarus Dream, le duo a invité quelques musiciens dont le batteur Markus Kullmann (Sinner, Voodoo Circle) ou la flutiste Sabrina Roth dont la contribution sur "Fleshburn" apporte un côté oriental. Tout ce beau monde se retrouve sur "Alive", un album qui dépasse l'heure d'écoute et dont l'axe principal se positionne dans un créneau hard rock mélodique ("House Of Cards", "Can't Take My Soul Away") mais également AOR/pop sur "Listen" et "Visions And Sins" et qui inclue quelques riffs indus et un peu d'électro sur "Dawn Of Time", le titre

d'ouverture qui dure plus de sept minutes, alors que "The Healing Echoes" apporte un peu de progressif. Un album très varié et qui malgré sa durée ne lasse pas, ce qui est la preuve qu'il renferme de bonnes compositions. (Yves Jud)



MAGIC DANCE - REMNANTS

(2020 – durée : 45'38'' – 11 morceaux)

Avec la sortie de son 3ème opus, le chanteur, guitariste, claviériste Jon Sjejka démontre que son projet Magic Dance tient sacrément la route, à tel point que "Remnants" est encore plus abouti que "New Eyes" sorti il y a deux ans. Le new yorkais a à nouveau composé du hard mélodique racé marqué par des passages AOR ("Change Of Your Life", "Changes") et même westcoast ("Til Your Last Breath"). Le son est plus actuel, notamment les synthés qui ont un son plus moderne, alors que les musiciens invités brillent de mille feux, surtout les trois guitaristes (Tim Mackey, Zik Shalev et Stelios Andre) qui apportent pas mal de punch, tout en se démarquant lors des soli. Un album qui peut se positionner aisément à côté des dernières réalisations de

Lionville, Artic Rain, Palace ou Work Of Art. (Yves Jud)

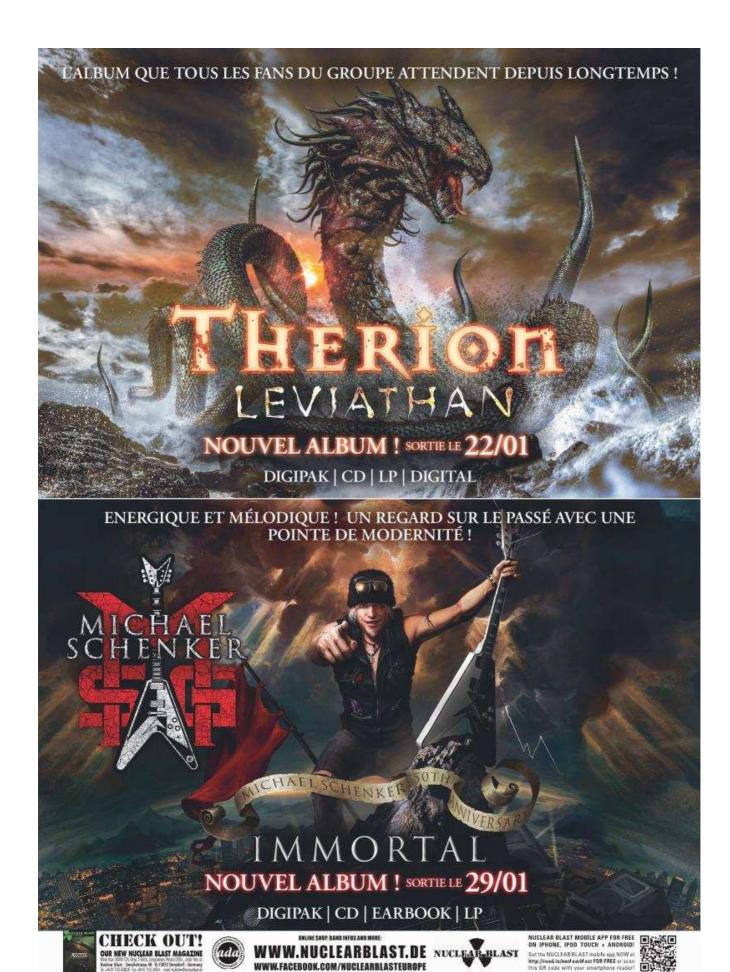


MAJESTICA - A CHRISTMAS CAROL

(2020 – durée : 49'07'' – 9 morceaux)

Alors même si cet album, le deuxième de Majestica, aurait eu plus sa place dans le dernier mag de l'année 2020, étant donné son univers musical inspiré par la période de Noël, le cantonner à cette période serait une erreur, car musicalement c'est du tout bon, à l'instar des albums de Trans Siberian Orchestra qui peuvent également s'apprécier tout au long de l'année. Evidemment, si vous n'aimez pas les grosses orchestrations symphoniques, les chœurs grandiloquents, les ténors, rythmiques effrénées, le power métal, univers cinématographiques et le chant aigu, vous pouvez passer votre chemin. Les autres se verront transportés dans cet univers fantastique façonné par le très prolifique Tommy Johansson (chant, guitare, piano,

orchestrations, ...) également guitariste au sein de Sabaton qui a inséré dans sa musique des références aux chants de Noël avec même en toile des fond des carillons et des grelots. Une belle parenthèse musicale qui permet de s'évader et qui fait vraiment du bien dans cette période troublée. (Yves Jud)







KILLER BE KILLED - RELUCTANT HERO

(2020 – durée : 47'43'' – 11 morceaux)

"Killer Be Killed", le premier album de ce super projet étant sorti en 2014, on était en droit de se demander si un deuxième opus sortirait. Et bien c'est le cas en cette fin 2020 avec une formation qui n'a quasiment pas changé, puisque l'on retrouve toujours Max Cavalera (Soulfly, Cavalera Conspiracy, ex-Sepultura) au chant et à la guitare, Greg Puciato (The Dillinger Escape Plan) également au micro et à la six cordes et Try Sanders (Mastodon) au chant et à la basse. Le changement se situe derrière les fûts, puisque Dave Elitch a quitté le navire et a été remplacé par Ben Koller (Converge). Ce dernier marque d'ailleurs de son empreinte les nouvelles compositions tant son jeu est intense et puissant ("Deconstructiong Self-Destruction", "The Great

Purge"). De la puissance, il y en d'ailleurs à tous les étages et la force des nouvelles compositions se situe à nouveau dans la diversité qui les caractérisent et en même temps leurs unicités, car aucun membre du groupe n'a tiré la couverture vers lui. C'est vraiment un travail d'équipe et les trois types de chants cohabitent (le chant nasillard de Try, le chant caverneux de Max, ...) au même titre que les styles musicaux, la fusion se faisant parfaitement. On retrouve ainsi des éléments progressifs ("From A Crowded Wound"), du hardcore punk ("Filthy Vaganbond", "Animus"), du heavy teinté atmosphérique ("Inner Calm From Outer Storms", "The Great purge"), du heavy classique ("Left Of Center"), du thrash ("Dead Limbs"), du rock lourd (Reluctant Hero", où la voix de Troy prend des intonations à la Ozzy) le tout intégré souvent au sein d'un même titre, ce qui implique plusieurs écoutes pour bien assimiler cet album intense. (Yves Jud)



MEGAWATT (2020 – durée : 35'42'' – 10 morceaux)

Lorsque Régis Delitroz, éternel défenseur des groupes helvétiques m'a fait à nouveau parvenir quelques nouveautés, il m'avait précisé que j'allais être surpris! C'est effectivement le cas, car ces formations chantent dans leur langue maternelle et même si l'on sait qu'en Suisse, il y a plusieurs langues officielles, dont le français ou l'italien, cela surprend d'entendre un groupe chanter en suisse allemand. Mais mon ami valaisan est un futé, car il m'a transmis des groupes qui tiennent la route, à l'instar de Megawatt, qui pratique un hard rock mélodique construit sur des refrains accrocheurs ("80er Jahr", "Loieherz", "Heimatgfühl") qui font d'emblée taper du pied (en dehors de "Wahri Liabi" une ballade symphonique et "Jede Abscheid Cha En Afang Si", un titre acoustique) avec incursion de petits soli nerveux de guitare. Le

groupe raconte à travers sa musique ses rêves, ses expériences et l'on ressent (à condition de comprendre les paroles évidemment) que c'est du vécu (les eighties 80 et les premières virées au Hallenstadium à Zurich), le tout retranscrit en musique de manière positive. Un cd à écouter pour retrouver du peps ! (Yves Jud)



NIGHTMARE – AETERNAM

(2020 – durée : 48'50'' - 10 morceaux)

41 ans d'existence et 30 ans de carrière pour les grenoblois de Nightmare. Le groupe avait en effet cessé ses activités entre 1988 et 1999. Cette coupure, associée à des changements de line up fréquents, des orientations musicales très différentes depuis la reformation, tout cela a nui considérablement à la notoriété du quintet et malgré les deux premiers albums qui laissaient entrevoir une belle carrière (Waiting for the Twilight en 1984 et Power of the Universe en 1985) les fruits n'avaient, jusque là, pas tenu la promesse des fleurs. Pourtant ils ont tout essayé, du heavy charpenté de leurs débuts au trash/power des

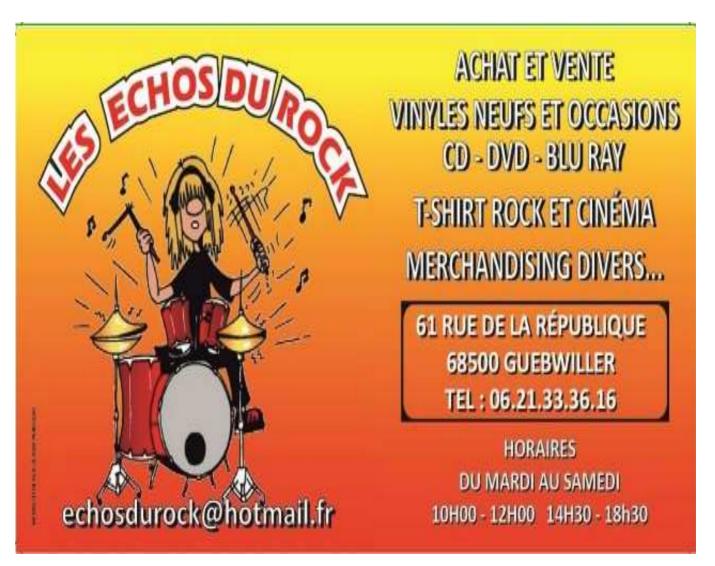
années 2000. Et force est de rendre hommage à leur pugnacité, car ce 11ème opus laisse entrevoir de belles choses. Le mérite du combo isérois est d'explorer des pistes très différentes avec des variations dans la partie vocale où un chant féminin cohabite avec un growl profond, des variations de tempo et d'ambiance avec quelques compositions heavy qui côtoient du black ténébreux, des soli de gratte tantôt incisifs et fougueux, tantôt très mélodieux : c'est à la fois puissant et mélodique avec, d'une part, une rythmique survitaminée avec des riffs violents et saccadés, des guitares saturées et un double pédalage quasi constant et, d'autre part, des lignes mélodiques distillées par les claviers et le chant qui s'élève au dessus de l'ensemble. Même si cela reste assez conventionnel, ce *Aeternam* est l'un des meilleurs album de Nightmare à ce jour. Cela n'atteint pas des sommets, mais c'est un bon album de métal, puissant et agressif avec la voix de Madie, la nouvelle chanteuse, qui apporte indéniablement un plus aux compositions. En plus, il est l'œuvre d'un des plus anciens groupes de métal de l'hexagone encore en activité. En un mot, Cocorico. (Jacques Lalande)

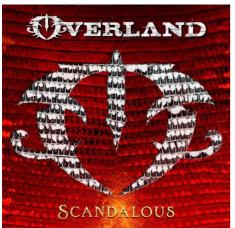


OMEGA - TESTAMENTUM (2020 – durée : 65'38'' - 18 morceaux)

Fin novembre 2020, quelques jours avant la sortie de cet album au titre prémonitoire, deux des membres du groupe hongrois Omega décédaient (Lazslo Benko, membre fondateur, claviers et chant, Tamas Mihaly, présent depuis 1967, basse, guitare). Début décembre 2020, c'est l'ingénieur du son, présent depuis les origines du combo, qui s'éteignait à son tour. Inutile de dire que le titre de ce dernier album prend une résonance toute particulière au vu des événements. Omega a été formé en 1962 à Budapest (la même année que les Beatles et les Stones!) par des anciens copains de lycée. C'est au début des années 1970 que le groupe opte pour le rock progressif en s'éloignant sensiblement du rock anglais qu'ils affectionnaient au départ et qui

était pourtant l'ennemi juré du pouvoir communiste que le groupe n'a cessé de pourfendre, toute sa carrière durant. Pour tenter de faire franchir le rideau de fer à sa musique, Omega a même fait le choix de sortir une version anglaise pour chacun de ses albums. Et malgré une censure implacable exercée par les autorités en place sur tout ce qui s'apparentait à la musique occidentale, Omega est parvenu à vendre 1 million d'albums en Europe de l'ouest (essentiellement en Allemagne) pour le seul *Time Robber* en 1977. Ils ont même réussi à influencer Scorpions à ses débuts, le groupe de Klaus Meine leur reprenant même un tube, "Gyongyhaju Lany", la fille aux cheveux de perles, qui prend le nom de "White Dove" dans l'album Live Bites (1995). L'œuvre d'Omega a été un peu plus diffusée à l'ouest après la chute du communisme, mais il est clair que si le groupe magyar fait figure de mythe en Europe centrale (ne serait-ce que pour avoir été le caillou dans la godasse du régime), il n'a pas eu la notoriété qu'il méritait en Europe de l'ouest, à part en Allemagne. Ce Testamentum, 19^{ème} album studio d'Omega, est chanté entièrement en hongrois. C'est un petit bijou qui propose une synthèse parfaite de divers styles allant du métal symphonique, au hard mélodique en passant par le rock progressif avec parfois un zeste d'AOR et de space rock. Détailler les compositions s'avérerait fastidieux (surtout que chaque titre vaut une fortune au scrabble) et c'est l'opus dans sa totalité qui est remarquable avec des compositions d'une grande richesse assorties de riffs souvent puissants, de soli de guitare très purs, avec des orchestrations très riches aux accents classiques, un chant accrocheur qui semble venir de très loin, rehaussé parfois par des chœurs masculins et féminins sublimes et des claviers qui fédèrent magnifiquement l'ensemble. Cette galette est du même niveau que le Beloved Antichrist de Therion (2018), rien que ça. Le manager du groupe a annoncé que le groupe ferait une tournée européenne en 2021, en hommage à ses deux membres disparus. Si Scorpions avait la bonne idée de partager à nouveau la scène avec eux comme ça a déjà été le cas plusieurs fois dans le passé, ça peut valoir le déplacement. En attendant, imprégnez-vous sans modération de cette galette qui révélera sa quintessence au fil des écoutes et qui rappelle à notre bon souvenir la musique superbe d'un des derniers dinosaures du rock qui a survécu, non sans mal, à l'obscurantisme communiste. A découvrir absolument.... (Jacques Lalande)





OVERLAND – SCANDALOUS (2020 – durée : 48'23" - 12 morceaux)

Overland est le projet de Steve Overland, chanteur des groupes Wildlife, FM, Shadowman ou Ozone, pour ne citer que les principaux. Pour ce cinquième album, depuis *Break Away* en 2008, Steve s'est à nouveau associé, comme sur "Contagious" le précédent opus sorti en 2016, à Tommy Denander, guitariste suédois qui a notamment collaboré avec Steve Walsh (Kansas) pour un résultat estampillé AOR mais qui offre un éventail très étendu de styles et d'ambiances. On a ainsi des morceaux un peu funky-soul qui font penser aux Bee Gees ("Don't give Up") ou à James Brown ("The Trouble with Love"), des mid-tempo d'AOR pur jus que Toto n'aurait pas reniés ("Closest Things to Heaven"), des titres de hard FM avec des riffs appuyés et une

guitare au zénith comme "Hole in my Heart" ou "Never say Die" dont les riffs d'intro rappellent AC/DC, des rock très bluesy comme "Lost in the City" dont les premiers accords sont proches de ZZ Top, "Diamond in the Dust" et surtout "Unchained" avec sa rythmique syncopée et ses riffs saturés et un petit morceau de rock psychédélique ("Black Heart"), histoire de se replonger dans le passé et de faire miauler la six cordes. Mais le duo est également expert pour distiller des blues de toute beauté comme "God made an Angel" et surtout "Changing Time" qui est un modèle du genre. Ce répertoire d'une richesse monumentale est servi par un vocaliste au registre magnifique (Steve Overland) dont le timbre de voix très chaud et très accrocheur rappelle un peu celui de Danny Bowes (Thunder) et un guitariste excellent dont le talent éclabousse l'ensemble des titres, quel qu'en soit le style, avec des riffs saturés et des soli qui ne sont pas donnés au

premier venu. Un album très professionnel, très accessible car très mélodique avec des refrains qui font mouche et qui séduira forcément les amateurs d'AOR au sens (très) large du terme. (Jacques Lalande)



PALACE – ROCK AND ROLL RADIO (2020 – durée : 47'25" – 12 morceaux)

Après "Master Of The Universe" en 2016 et "Binary Music" en 2018, le multi-instrumentiste Michel Palace revient avec un nouvel album qu'il a entièrement composé, produit, mixé et mastérisé tout en jouant tous les instruments (en dehors du solo de guitare sur "Hot Steel" joué par Oscar Bromwall et les chœurs interprétés par Jordan Cox sur "Castaway") et le micro ! Une performance complète mais qui s'explique également par le fait, que Michel Palace n'est pas le premier venu, puisqu'il a collaboré avec de nombreux groupes (Adrenaline Rush, Reach, Houston, Find Me, Big Time, ...) principalement issus du courant mélodique et c'est justement dans ce registre, que le suédois est comme un poisson dans l'eau. Très orientée eighties, sa musique

combine parfaitement AOR ("Eleonora"), FM et hard mélodique avec une mise en avant prépondérante des claviers ("Rock And Roll Radio"), sans que les guitares soient oubliées, notamment à travers les riffs plus mordants qui ouvrent "Hot Steel". On remarquera également le saxophone qui s'invite de fort belle manière sur "Cold Ones" avant de se coupler à un solo de guitare. Une réussite totale pour cet artiste surdoué qui chante également très bien. (Yves Jud)



PERFECT PLAN – TIME FOR A MIRACLE (2020 – durée: 55'19'' – 12 morceaux)

La sortie de "All Rise", le 1^{er} album de Perfect Plan, il y a deux ans, avait plu aux fans de rock mélodique avec un hard mélodique, certes de qualité mais qui ne permettait pas à la formation de s'extirper de la masse de groupes déjà présents dans le créneau. Cela va certainement changer, avec ce deuxième opus, car les suédois ont musclé le propos, leur permettant de passer à l'échelon supérieur. Derrière le micro, Kent Hilli a pris de l'assurance et son chant plus affirmé ("Better Walk Alone") est vraiment l'un des points forts qui ressort de son opus. Les compositions sont plus dynamiques ("Blood From Above") sans que le côté AOR soit mis de côté ("What About Love") avec au programme également une ballade semi-acoustique pleine de feeling ("Don't Leave

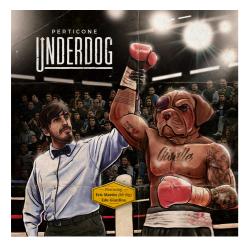
Leave Me Here Alone"). Le combo a également rajouté un peu de blues ("Nobodys Foll") tout en insérant quelques riffs plus hard ("Give A Little Lovin'") dans sa musique, ces intégrations contribuant de la plus belle manière qui soit à renforcer l'impact de cet album qui se révèle au final l'un des meilleurs albums mélodiques de 2020. (Yves Jud)



PERSUADER – NECROMANCY (2020 – durée : 44'04" – 7 morceaux)

Ce cinquième album de Persuader est le 1^{er} qui sort sur le label Frontiers et c'est une bonne chose, car le quatrième opus du groupe remontait à 2014. C'est donc d'une certaine manière un nouveau départ pour les suédois qui de surcroît se montrent plus agressifs que jamais avec un power speed métal des plus énergiques qui intègre même un peu de métal extrême, soit au niveau rythmique ("Scars") que derrière le micro ("Reign In Darkness"). Les rythmiques sont quasiment toutes très rapides et l'arrivée du guitariste de Fredrik Mannberg (Nocturnal Rites) a certainement contribué à cette évolution qui se retrouve

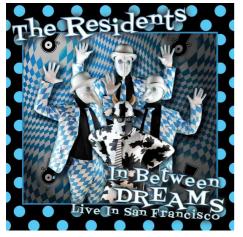
également au sein des morceaux qui dépassent tous les 5 minutes (sauf "Scars" qui dure 4'58") et qui sont l'occasion de grosses cavalcades guitaristiques et de bonnes joutes entre les deux six cordistes, le tout renforcé par un chant qui rappelle celui du vocaliste de Blind Guardian, Hansi Kürsch. Un album puissant et qui même s'il aurait mérité plus de diversité a le mérite de remettre sous le feu des projecteurs ce groupe trop méconnu. (Yves Jud)



PERTICONE – UNDERDOG (2020 – durée : 38'03'' - 9 morceaux)

De mémoire, jusqu'à maintenant je n'avais jamais écouté de groupe argentin, voilà cet oubli réparé avec Martin Perticone. Même si ce natif de Buenos Aires est depuis 25 ans dans le circuit, il n'avait jamais franchi le pas, son fait d'arme majeur étant d'avoir été Tour Manager d'Eric Martin, et tout naturellement on retrouve ce dernier sur *All You Can Trust*, ballade acoustique qui sied tellement à Eric. On retrouve d'ailleurs une autre version du morceau à la fin de l'album, version plus lente où les claviers remplacent la guitare sèche ce qui fait encore plus ressortir le timbre si particulier de la voix de Mr Big. Il n'est d'ailleurs pas le seul invité puisqu'on retrouve Steve Overland sur *No One Else (But You)* titre AOR West-Coast qui convient parfaitement au leader de F.M.. Pour le reste c'est Martin qui assure vocaux et

guitares, sur des mid-tempos, l'album balance du rock countrysant US de *Giselle* ou de *Dusty Road*, vers la pop de *Underdog*, en passant par la West-Coast de *Back To My Heart* pour finir sur des guitares plus appuyées rock à la Eagles sur *Man Of The Moon. Out Of Control* restera, comme son nom l'indique, le titre rock de cet album même si le refrain baigné par les claviers reste encore bien sucré. En signant sur un label allemand, Martin Perticone espère conquérir l'Europe et batailler avec ces satanés suédois. (Patrcie Adamczak)



THE RESIDENTS – IN BETWEEN DREAMS: LIVE IN SAN FRANCISCO (2020 – durée: 70'03'' – 15 morceaux + dvd – 17 morceaux)

Comme toujours avec The Residents, l'écoute d'un de leurs albums est à chaque fois une expérience. Et cela dure depuis près de cinquante ans tout de même et une bonne quarantaine d'albums. C'est dire si le groupe américain que l'on a toujours connu masqué et qui cultive le mystère sur l'identité de ses membres, arborant smokings, hauts de forme et un globe occulaire géant à la place des visages, tient une place particulière sur la scène rock avant-gardiste. L'on conseillera à ceux qui ne connaissent pas le quatuor, d'écouter des albums comme "Meet the Residents", "The Third reich'n'roll", "Eskimo" ou "The Resident's commercial album", qui sont autant de classiques du groupe natif de

Louisiane, mais cette nouvelle mouture, à savoir ce "In between dreams: live in San Francisco" enregistré en 2018 lors de la tournée mondiale qui a suivi la sortie de son dernier album "Metal, meat & bone" est une excellente introduction à l'univers assez inclassable et indéfinisable de The Residents. Présenté dans un superbe packaging, ce nouvel album live qui est complété par le dvd du concert, voit les musiciens monter sur scène avec des sortes de masques de médecin de la peste dans la Commmedia dell'Arte, et de curieux costumes aux couleurs de la Bavière (!) tandis que Tyrone, le chanteur est vêtu quant à lui en vache (!). Les quinze titres de la setlist font la part belle à des classiques du groupe et à une série d'extraits de son dernier album. La guitare d'Eekie est plutôt mise en avant et comme toujours, le quatuor n'a pas son pareil pour destructurer et régurgiter ses reprises. Ici c'est Elvis et Hank Williams qui passent ainsi à la moulinette, et surtout James Brown avec une énorme relecture de son "It's a man's man's man's world" (superbe !). Le groupe continue aussi de brouiller les pistes concernant un certain Alvin Snow, un obscure musicien de blues (bien réel ou né de l'imagination du quatuor ?) qui est au centre de son dernier album studio. A noter

que ce concert à The Chapel sous le format dvd comprend deux titres bonus dont le "Six more miles to the graveyard" de Hank Williams. (Jean-Alain Haan)



SANCTUARY – RESILIENCE (2020 – 48'12" – 9 morceaux)

Après plusieurs années d'existence (fondation du groupe en 2006), Sanctuary vient nous livrer en ce début d'hiver leur second album (quoi de mieux pour un groupe aux influences black-métal que ce début de froideur saisonnier pour une sortie studio ?!). Les influences variées du groupe, issues ou non de la scène métal, apportent une réelle modification de la trame principale proposée. Le groupe, tout en gardant ses influences primaires black/death se pare d'une couche mélodique et instrumentale aux accents variés. Le chant pose un peu plus le sentiment de noirceur et les soli, à la fois vifs et mélodiques, mettent la touche finale de richesse aux différents morceaux. L'ambiance générale est agrémentée de passages classiques ou folks

qui enrichissent encore plus la musique du groupe. Une superbe réalisation, à écouter avant achat tant la musique proposée est variée, qui devrait ravir tout amateur de métal extrême. (Sebb)



SCULPTOR – UNTOLD SECREST (2020 – durée: 40'23'' – 11 morceaux)

Je n'aurai jamais imaginé un jour que ce type d'album sortirai sur Frontiers, le label mélodique par excellence, car Sculptor est un groupe à classer dans le "métal extrême", puisqu'il œuvre dans le death métal légèrement mélodique. Originaire du Brésil, le quintet développe un métal assez sombre, lourd ("Redemption"), parfois un brin plus rapide ("Born To Be Slave", "Untouchable Truth") et éclairé sur "Embrace Yourself" par des passages plus calmes et un chant dans la lignée d'Opeth. Une autre influence ressort, c'est celle de Dark Tranquility sur "Empty Space" ou "Watch Rope" par le côté mélancolique et le chant rauque qui fait également penser à celui de Johan Hegg d'Amon Amarth. Alors, même si le métal du groupe comprend des passages

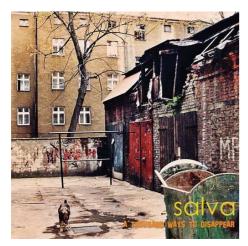
typiques du death ("Wake Me Up When The Pain Goes Away") et que le chant par son côté rauque peut surprendre (surtout les fans de mélodique évidemment !), l'ensemble est suffisamment varié pour susciter la curiosité des lecteurs les plus aventureux. (Yves Jud)



7WEEKS – WHAT'S NEXT – THE SISYPHUS SESSIONS (2020 – durée : 24'42" – 6 morceaux)

Alors que l'album "Sisyphus" est sorti début 2020, 7Weeks a profité d'être confiné pour travailler sur un EP (à la superbe pochette, comme celle de "Sisyphus") qui vient en complément du récent opus. On retrouve ainsi "Intimate Heart", une composition sombre, progressive et puissante à l'opposé du titre suivant qui s'intitule "My Valhalla" qui se détache du titre précédant par un côté heavy rock mélodique bien mis en valeur. La surprise vient ensuite à travers le titre "Cirkus" de King Crimson, l'un des fondateurs du rock progressif, et dans cet exercice de la reprise, le quatuor s'en sort à merveille avec ce morceau qui mélange les univers (acoustique, rock, doom, atmosphérique). A noter que ce titre voit le retour du guitariste Gérald Gimenez venir

prêter main forte à ses anciens collègues. Les trois autres morceaux sont des versions acoustiques de trois morceaux ("Gone" avec des claviers discrets en arrière fond, "Idols" et "Sisyphus") figurant déja sur "Sisyphus" et qui démontrent le savoir faire du groupe de Limoges dans cet exercice épuré. (Yves Jud)



SALVA – A THOUSAND WAYS TO DISAPPEAR (2020 – durée : 54'05" - 7 morceaux)

Salva est un groupe de prog suédois formé en 2003 par le multi instrumentiste Per Malmberg avec Stefan Gavik (guitare), les deux musiciens faisant alors partie du même club de handball. Quelques copains de lycée sont venus compléter le line up, dont Johan Lindqvist qui fait un gros boulot aux claviers. Comme il est de règle dans ce style de musique, les morceaux sont assez longs, surtout deux développements ("A new god" et "Coma") qui dépassent respectivement 9 et 13 minutes, de quoi laisser libre court à de magnifiques plages instrumentales et des parties vocales superbes. Stefan n'étant pas un débutant à la six cordes, on a également des soli qui ne sont pas très expansifs, mais d'une grande finesse. Dans les

deux morceaux cités, les changements d'ambiance, de tempo et d'intensité sont monnaie courante, ce qui leur donne une grande variété, sans forcément rechercher la complexité. La musique de Salva est en effet très accessible avec des lignes mélodiques simples, mais d'un raffinement qui séduit dès la première écoute. Ce qui est surprenant c'est que les deux premiers titres de cet opus sont plutôt hard avec une grosse section rythmique, des riffs charpentés, un orgue omniprésent et une belle prestation vocale, faisant penser parfois à Uriah Heep ("Stars Aligned", "Feeding the Flame"), à tel point qu'on est persuadé d'avoir entre les mains une bonne galette de hard progressif avant que "A new God" et "Coma" ne mettent le curseur clairement du côté du rock progressif classique. "Wonder's Rebirth" et "The Strong, Silent Type" confirment la bonne impression d'ensemble que l'on a à l'écoute de cet album avec un rock soutenu, des mélodies qui font mouche et des arrangements vocaux de belle facture, tandis que la ballade acoustique "Elegy" renforce le côté seventies de la musique des suédois. Ce n'est pas compliqué ni pompeux, c'est juste beau et ça s'écoute vraiment bien. Un album qui séduira un public allant bien au-delà des stricts amateurs de rock progressif. (Jacques Lalande)

silent_skie_s



satellites

SILENT_SKIE_S - SATELLITES (2020 - durée: 55'43'' - 10 morceaux)

En ce dernier samedi de novembre, au moment où je débute cette chronique, un brouillard s'est installé et le temps semble suspendu, des conditions idéales pour aborder "Satellites", un album emprunt de mélancolie. Place ici à des titres d'une grande puissance émotionnelle, résultat de la collaboration entre Tom S. Englund, chanteur d'Evergrey et du pianiste Vikram Shankar. Les compositions ne misent pas sur l'esbroufe à travers une multitude de notes, mais sur la finesse et l'association de la voix si subtile et à fleur de peau (élément qui ressortait déjà à travers les titres les plus calmes ou nuancés d'Evergrey) du chanteur suédois et du pianiste, le tout formant une symbiose parfaite entre les deux artistes. Les morceaux sont calmes et

l'on ne voit pas le temps s'écouler, une belle prouesse étant donné que plusieurs titres dépassent les six minutes et que l'opus se base uniquement sur l'association voix/piano, juste renforcée par quelques sons de violons au gré des morceaux ("Horizons", "Walls"). Un album qui comprend également la reprise très réussie du morceau "Here Comes The Rain Again" d'Eurythmics. A n'en pas douter, un album à part, mais superbe, composé avec passion par deux musiciens habités par le talent et l'émotion. (Yves Jud)



SHADOW TRIBE - REALITY UNVEILED

(2020 – durée : 48'15'' – 10 morceaux)

Nouveau venue sur la scène métal mélodique, Shadow Tribe est une formation finlandaise initié par Marko Pukkila (Altaria/Stargazery) qui présente son premier opus. Ce dernier intègre diverses influences et l'on pense tour à tour aux suédois de Stratovarius ("Headstring"), aux américains de Queensrÿche notamment au niveau du chant (le chaloupé "Speck Of Sawdust") mais également aux norvégiens de TNT ("Connection"), avec toujours en arrière plan, des chœurs un brin AOR, ce qui est assez inédit, mais cela passe sans anicroche. En fait, plus on écoute, plus cela semble couler de source. Le côté symphonique n'est pas absent ("Many Tears To Go") et lorsque le quatuor met le pied au plancher, cela fonctionne également, d'autant

qu'au niveau des guitares, le niveau est là ("Stolen Fate"). (Yves Jud)



SKÁLD – VIKINGS MEMORIES

(2020 – durée : 36'21'' – 13 morceaux)

Skáld est né en 2018 dans l'esprit du producteur et compositeur Christophe Voisin-Boisvinet (qui a travaillé notamment pour Luc Arbogast, Florent Pagny ou Johnny Halliday) qui a convaincu la chanteuse Justine Galmiche et le chanteur multi-instrumentiste Patrice Valence d'interpréter ses morceaux en vieux norrois (vieil islandais). La culture viking bénéficiant d'un regain de popularité ces dernières années, notamment à travers la série "Vikings", le succès a été immédiat. C'est ainsi qu'après le EP éponyme sorti en 2018, l'album "Le Chant Des Vikings" a permit au groupe d'en vendre plus de 80 000 exemplaires tout en étant écouté plus de cent millions de fois sur les plateformes de streaming. Impressionnant et il est probable que ce

deuxième opus suive la même voie, les titres de "Viking Memories" étant bâtis sur le même moule : des récits et des légendes nordiques (souvent liés aux éléments marins, la pochette de l'opus reflète d'ailleurs cette orientation) mis en musique et interprétés avec des anciens instruments (nyckelharpa, ...) mais aussi plus traditionnels comme le violoncelle, le tout étant assez diversifié pour ne pas générer l'ennui. La voix très fine de Justine s'immisce parfaitement dans cet univers musical dénué de tout artifice superflu, bien soutenue par la voix masculine de son compère Patrice, le duo lorrain emmenant l'auditeur dans un monde folk qui séduit autant par la qualité musicale, la recherche des détails que par la beauté des chants. (Yves Jud)



JACK SLAMMER – KEEP YOUR LOVE LOUD

(2020 – durée : 45'22'' – 10 morceaux)

Avec ce nouvel album, les suisses de Jack Slamer confirment qu'il faut dorénavant les compter dans les meilleures formations dans le créneau "hard seventies". On le savait déjà, puisque l'album éponyme sorti en 2019 avait déjà récolté les éloges par sa propension à remonter le temps et proposer des compositions addictives, mais cela se confirme de fort belle manière avec ce "Keep Your Love Youd". D'emblée, c'est la voix puissante et gorgée de feeling de Florian Ganz qui prend aux tripes ("Brother", "Lost"), bien secondée par une section rythmique qui mène la danse sur "Favorite Enemy", un titre qui comprend une partie psychédélique dans son milieu. Le groupe mise d'ailleurs souvent sur plusieurs ambiances pour séduire, à l'instar de "War Of Words" qui

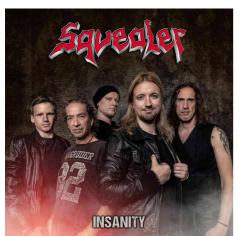
débute comme une ballade bluesy avant de s'envoler vers des cieux plus électriques. A l'inverse, "Magic Woman" débute de manière dynamique pour ensuite se calmer et proposer une plage atmosphérique avant de repartir de plus belle. L'ensemble est vraiment "old school" et met également bien en valeur le jeu des deux guitaristes qui contribuent également à la réussite de cet album pêchu et groovy! (Yves Jud)



SLEAZYZ – MARCH OF THE DEAD (2020 – durée : 33'15'' – 10 morceaux)

Ok, je dois avouer ne jamais avoir été fan de groupe aux maquillages complets. Donc, lorsque je reçois un cd avec des musiciens aux visages grimés de plus ou moins bonne apparence, c'est rarement un éclat de joie qui emporte mon cœur. Sleazyz affiche son visuel dès la prise en main de leur troisième album, toujours dans la veine horror métal. Vous retrouverez les différentes influences musicales du groupe au fil des titres (Mötley Crüe, Alice Cooper, Lordi, The Ramones...) parfumées d'inspirations issues des films d'horreur de la grande époque (Maître Georges Roméro, Sam Raimi, Wes Craven...). La production propre permet au groupe d'exprimer pleinement ses capacités et d'offrir un ensemble cohérent et agréable. Un bon album qui ravira les amateurs

du genre, ainsi que ceux de heavy et de hard plus classique. La belle surprise de cette fin d'année 2020! (Sebb)



SQUEALER – INSANITY (2020 – durée : 47'47'' – 10 morceaux)

Vétérans de la scène allemande, Squealer qui a débuté sa carrière en 1980 revient fin 2020 avec un $10^{\text{ème}}$ album qui n'est pas le plus facile à chroniquer, car le quintet aime brouiller les pistes. En effet, selon le titre écouté, l'on va se retrouver immerger dans du heavy speed ("Into Flames"), du heavy hardcore ("My Journey"), du heavy mélodique ("Low-flying Brains"), du death black heavy ("Hunter Of Mysself"), du heavy prog ("Insanity") ou du power thrash. Pas évident de trouver une ligne directrice dans ce mélange qui fait penser tour à tour à Metallica, Overkill ou Morgana Lefay, d'autant que parfois des chœurs viennent renforcer (ou pas) le tout. Alors même c'est opus n'est pas facile à appréhender, il a au moins le mérite de proposer un métal

multi-facettes qui sort de sentiers battus, qu'il conviendra d'écouter afin de se faire sa propre opinion. (Yves Jud)



STRYPER – EVEN THE DEVIL BELIEVES (2020 – durée : 46'33" – 11 morceaux)

Même si Stryper reste un groupe de métal chrétien, comme l'indique de manière claire la pochette de son treizième album, où le bien terrasse le mal, difficile de résister à ce heavy métal racé et d'une grande qualité. Le niveau est bien là et les seuls changements sont l'arrivée du bassiste Perry Richardson (ex-Firehouse) et une incursion vers le hard à la Dio sur le titre "Make Love Great Again". Les autres compositions sont souvent rapides et acérées ("Blood from Above", "Let Him In", "Middle Finger Messiah") avec des soli de guitares incandescents ("Let Him In", "Do Unto Others", "For God & Rock'N'Roll") avec toujours en appui, la voix si particulière de Michaël Sweet qui arrive toujours à monter dans les notes hautes. On retrouve également au programme,

"Invitation Only", un titre de 1989 (le groupe américain a débuté sa carrière en 1983) qui n'avait jamais été

finalisé avant et qui possède un côté plus léger et mélodique que les autres titres, alors que la ballade semiacoustique "This I Pray" possède un petit côté Bon Jovi. Avec un album de cette trempe, Stryper dispose de solides arguments pour continuer à dispenser la bonne parole auprès du public métal. (Yves Jud)



COREY TAYLOR – CMFT (2020 – durée : 47'47'' – 13 morceaux)

A travers Stone Sour, Corey Taylor avait déjà prouvé au public métal qu'il était un très bon chanteur, ce qui n'était au départ pas évident, le chanteur américain s'étant d'abord fait connaître pour être la force vocale de Slipknot, groupe dont la musique est loin d'être la plus facile d'accès, tant son côté agressif et brut de fonderie a fait plutôt fuir le grand public. Ce dernier se retrouvera bien plus à l'aise en découvrant le 1^{er} opus solo du chanteur qui dévoile à travers "CMFT", un large spectre musical. Place ici à différents styles musicaux que le chanteur affectionne et cela ratisse large, puisque cela passe par du rock à la Volbeat ("HWY 666"), du rock mélodique ("Black Eye Blue"), du punk ("Meine Lux"), de la country rock ("Silverfish") en faisant un détour

vers le rock léger teinté d'un soupçon de rock irlandais et de jazz ("The Maria Fira"), sans omettre la ballade piano/voix ("Everybody Dies On My Birthday") et le hip hop torride sur "CMFT Must Be Stopped", titre qui voit Corey croiser le fer avec deux rappeurs (Techn N9ne et Kid Bookie). Certes l'ensemble est hétéroclite mais cela fonctionne parfaitement, car au milieu, il y a de très bons musiciens qui accompagnent un grand chanteur qui se nomme Corey Taylor! (Yves Jud)

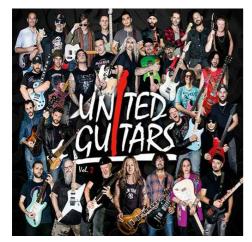


MIKE TRAMP - TRAMPTHOLOGY (2020 - durée: 1h30'21'' - 20 morceaux)

Pour moi, un type qui a tatoué sur son avant-bras le portrait de Phil Lynott, aura ma reconnaissance éternelle quoiqu'il arrive. Alors quand Michael Temprenau, le plus US des danois, plus connu sous le pseudo de Mike Tramp sort un Best Of pour résumer ses 23 ans de carrière solo, on tend l'oreille. L'ex-leader de White Lion et Freak Of Nature, démarre une nouvelle carrière en 1997, jalonnée de 12 albums studio que Trampthology est donc sensé résumer en 16 titres. Les changements incessants de maisons de disques font que quelques albums sont ignorés *Songs I Left Behind* (2004), *The Rock'N'Roll Circuz* (2009) et *Stand Your Ground* (2011), pour le reste tout y est même *The Road*, pourtant sorti sur *Second Time Around* en

2020. Pour ceux qui l'aurait perdu de vue après ces aventures californiennes, cet album est un bon moyen de découvrir Mike dans un registre plus près de Tom Petty et du Boss, que du son des vidéos de fin de 80's de MTV. Give It All You Got est tout à fait représentatif, un rythme et des guitares à la Tom, un phrasé à la Bruce, tout est dit. Vous voulez un truc un peu plus rock, optez pour If I Live Tomorrow. Vous voulez du plus soft, optez pour la ballade Maybe Tomorrow. Par contre, une constante sur tous ces titres, la voix reconnaissable entre mille de Mike, celle qui en son temps avait enflammé Hollywood Blvd sur Wait ou When a Children Cries. Pour les fans qui n'aurait pas tout acheté, un bon moyen de compléter la collection, surtout qu'il y figure The Way It Was Before, le Christmas single sorti en 2013. Et pour les afficionados, 4 inédits, Ain't Done Yet, un titre country moderne mid-tempo qu'affectionne particulièrement Mike, Take Me Away, un morceau bluesy entrainant, Every Time, la ballade et I'll Never Be Young Again un titre tout en nostalgie. Pour ceux qui connaissent bien Mike, ils savent que le logo qu'il utilise est fortement inspiré par une marque de gros cubes anglaise, Triumph, gageons que pour lui, la sortie de cet album en sera un aussi. (Patrice Adamczak)





UNITED GUITARS - VOL. 2

(2020 – cd 1 – durée : 42'07'' – 8 morceaux / cd2 – durée : 46'15'' – 9 morceaux)

L'aventure continue pour le projet collaboratif du guitariste Ludovic Egraz, puisqu'après un premier volume de "United Guitars" sorti en 2019, très bien accueilli par les critiques et les amateurs de six cordes, sur lequel apparaissaient notamment Nono (Trust) et Gus G (Firewind, Ozzy Osbourne), voici qu'arrive le volume 2. Le principe reste le même, le directeur artistique a en effet convié une trentaine de guitaristes, dont quinze étaient déjà présents sur le premier volume, à l'image notamment du bluesman Fred Chapellier, à venir jouer ensemble et partager soli, rythmiques ou guitares additionnelles. Aux côtés de talents régionaux ou nationaux, surtout connus des initiés ou

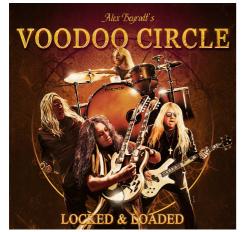
découverts pour certains grâce à des vidéos sur internet, se croisent quelques pointures internationales comme Doug Aldrich (ex-Dio, Whitesnake) sur deux titres, Pat'O May ou encore Yarol Poupaud (Johnny Halliday). Les dix-sept titres, tous instrumentaux et offrant un large spectre de la guitare rock actuelle, ne manqueront pas de faire le bonheur des amateurs, même si le résultat est forcément parfois inégal. Ce sont Fred Chapellier et Yarol Poupaud qui ouvrent le bal dans un esprit très 70', tandis que Doug Aldrich croise le fer avec un certain Manou Rao, un jeune guitariste franco-indien, sorti de nulle part, le tout accompagné par l'énorme basse d'un François C. Delacoutre que l'on retrouve tout au long du disque. On citera encore au fil des faces, un "Funky enough" fusion comme on aime, les très bons "Shining superstar " et " So you're gone " où plane l'ombre d'un Joe Satriani, ou encore "The ride of wisdom" co-signé par Pat O'May, la fusion électrique de "Tricky treat" et le résolument très Holdsworthien (ça se dit ?) "Hollywood spleen". A quand le volume 3...(Jean-Alain Haan)



UNRULY CHILD – OUR GLASS HOUSE (2020 – durée: 61'37'' – 12 morceaux)

Ecouter un album d'Unruly Child, c'est toujours l'assurance d'écouter du bon rock mélodique teinté d'AOR dont le point d'attraction se situe au niveau du chant très fin de Marcie Free, qui pour celles et ceux qui ne connaissent pas son histoire a débuté sa carrière en tant que chanteur sous le nom de Mark Free dans King Cobra et Signal, avant de devenir une femme et même si le titre d'ouverture "Poison Ivy" surprend par son côté pop, le reste de l'opus est plus dans la lignée de ce que nous a habitué le groupe ricain. Le côté très mélodique ressort notamment sur des compositions de la trempe de "Glass House", "Talked You out Of Lovin Me", "Catch Up To Yesterday", des titres chaloupés. Toujours composé du guitariste Bruce Gowdy (guitare) et

du claviériste de Guy Allison (deux membres fondateurs du groupe en 1991 et qui après avoir quitté le navire sont revenus au bercail en 2010), le trio s'est adjoint les services du très expérimenté Tony Franklin (The Firm, Blue Murder) à la basse et de Jay Schellen à la batterie pour compléter le line up. Cette fine équipe fait le job et même si l'ensemble est AOR, cela n'empêche pas l'incursion de quelques riffs de guitares plus mordants ("Say What You Want", "Underwater") et quelques soli à l'avenant. Le reste de l'album se termine sur la reprise de deux anciens titres issus du premier opus éponyme sorti en 1992, les ballades "To Be Your Everything" et "Let's Talk About Love" dans des versions légèrement différentes, qui même si elles ne remplacent pas les versions initiales, permettront aux plus jeunes de découvrir ces deux beaux morceaux. (Yves Jud)



VOODOO CIRCLE – LOCKED & LOADED

(2020 – durée : 52'20'' - 11 morceaux)

Si vous croisez Alex Beyrodt, vous savez alors que Matt Sinner n'est pas très loin, ces deux là ont leur destin lié depuis 1990 avec l'album solo de Matt, et ensuite Sinner. On retrouvera nos frères siamois sur différents albums de Jorn, Kimball & Jamison, Level 10 et bien sur Primal Fear. Alex comme son compère voulait "son" groupe et après une première expérience avec Silent Force, il fondera en 2008, Voodoo Circle, où bien évidement Matt tiendra la basse. Pour ce 5ème album, retour au bercail après la parenthèse *Raised On rock* en 2018, de David Readman (Pink Cream 69, Adagio), ainsi que celle de Markus Kullmann à la batterie. Le titre éponyme de l'album, *Locked & Loaded* est là pour tromper son monde car absolument pas

représentatif de cet opus, avec son chant rappé (sic), mais où un riff à la Saint Of Los Angeles vient rééquilibrer le tout. Alex crie haut et fort que son nouveau bébé est un hommage à ceux qui l'ont influencés, et notamment un certain Dirigeable (Led Zeppelin). On retrouve donc naturellement le penchant pour la musique orientale de Page sur Wasting Time, et son envoutant refrain, tout comme sur l'intro du plus symphonique Magic Woman Chile et son break digne de Stairway To Heaven. Le point d'orgue de cet hommage est Devil With An Angel Smile, où sur l'intro David Readman est habité par le fantôme de Robert Plant, se risquant même ensuite à reprendre les fameux "Baby, Baby, Baby, ...". Il suffit d'écouter l'intro de Straight For The Heart (sic) très fortement inspirée par Bad Boys, tout comme les vocalises du break par Still Of The Night pour comprendre que la plus grande influence de cet opus est bien celle du Serpent Blanc (Whitesnake). Le refrain très entrainant, échappant fort à propos à ces stéréotypes, rend ce titre imparable. L'hommage continue avec un Flesh & Bone très rentre dedans où là c'est l'excellent Alex qui est habitué par le fantôme de John Sykes tout comme sur Trouble In The Midnight, la power ballade Eyes Full Of Tears où les deux David ne font plus qu'un, et le Children Of The Revolution avec un gros orgue Hammond en intro pour rappeler qu'il y a eu une vie avant 1987. Il ne reste que deux titres, Devil's Cross, merveilleuse fresque mid-tempo librement inspirée du Sabbath période Dio, fantastique tout simplement, et This Song Is For You, la ballade bluesy plus Gary Moore tu meurs, et le pire c'est que ça la fait grave comme disent les djeuns. Que dire, d'excellentes références pour un très bon album, avec un Alex Beyrodt inspiré et un David Readman plus en voix comme jamais. (Patrice Adamczak)



WARRIOR SOUL - COCAINE AND OTHER GOOD STUFF (2020 - durée: 38'54'' - 11 morceaux)

Après le très récent album de reprises proposé par l'ex-Kiss Ace Frehley, c'est au tour d'un autre groupe ricain d'y aller de son album, puisque c'est Warrior Soul qui s'y colle avec une approche directe et non aspetisée. Les morceaux repris sont très variés et issus des seventies et des eighties puisque l'on retrouve du Kiss ("Cold Gin", "Firehouse") du Cars ("Good Times Roll"), du Grand Funk Railroad ("We're An American Band"), du Judas Pirest ("Living After Midnight"), du Alice Cooper ("Elected"), ...L'idée de faire un album de reprises est née après que le groupe ai enregistré "Gold Gin" de Kiss pour un projet caritatif destiné à récolter des fonds pour lutter contre le cancer. Après ce 1^{er} titre, le leader du groupe, Kory Clarke, chanteur à

la voix travaillée au Jack Daniels, a décidé de poursuivre sur cette voix en demandant à son groupe mais également à d'anciens membres de Warrior Soul s'ils étaient partant pour enregistrer quelques covers. Tout le monde répondant par l'affirmative, un album complet a été enregistré aux quatre coins du monde (Ecosse, Angleterre, Danemark, Usa, ...) pour un résultat qui tient la route, car on a vraiment l'impression que tout a été enregistré dans le même studio. L'esprit originel des covers est intact mais ce qui rend attractif cet opus, c'est son côté spontané et rock'n'roll. (Yves Jud)





WHITIN TEMPTATION - THE PURGE

(2020 – durée : 15'39'' - 4 morceaux)

Quelques temps après le succès de son septième album studio, *Resist*, sorti en février 2019, le groupe néerlandais se lance dans l'aventure numérique puisqu'il vient de sortir deux singles de façon indépendante en les diffusant directement sur le net sans l'égide d'un quelconque label. Ce sont ces deux singles et leur version instrumentale qui composent cet EP ("The Purge" et "Entertain you""). Pour Sharon den Adel, la vocaliste du groupe, c'est une façon de transmettre les morceaux immédiatement au public, dès la conception de ceux-ci, sans attendre la sortie d'un album qui peut prendre des mois, et de tisser des liens plus étroits avec les fans. La formule semble être la bonne puisque "Entertain you" qui est sorti en mai dernier s'est propulsé au

sommet des charts britanniques et allemands. "The Purge"" qui est sorti fin novembre, semble suivre la même trajectoire. Le premier cité est un bon titre de heavy pêchu qui alterne des riffs plombés en intro et des passages plus aériens dans lesquels la voix de Sharon fait autorité. Les claviers, secondés par une solide rythmique, donnent de la densité à l'ensemble, mais comme toujours dans la formation batave, c'est le charisme de Sharon qui fait la différence. Constat identique pour "The Purge", même si ce morceau place le curseur plus près du heavy que du métal symphonique avec des riffs puissants et une batterie survitaminée. Mais c'est la partie vocale, avec des chœurs qui secondent parfaitement Sharon dans les refrains, qui hisse le titre vers le haut. Les deux instrumentaux vous permettront de mobiliser vos cordes vocales et de peaufiner votre jeu de scène dans le miroir du salon, les occasions de rire un bon coup n'étant pas légion en ces temps moroses. Within Temptation surfe sur une bonne vague en ce moment. Ne vous en privez pas. (Jacques Lalande)



WYTCH HAZEL – III:PENTECOST (2020 – durée: 42'50" - 10 morceaux)

Le groupe britannique Wytch Hazel poursuit sa croisade anti-satanique avec ce troisième album intitulé *Pentecost*, après *Prélude* en 2016 et *Sojourn* en 2018. Le quatuor ne cache pas son penchant affirmé pour la religion chrétienne avec des paroles très laudatives pour le Christ ("Lucifer you've no hold on me", "But one is greater, a mighty savior / Lord and creator, Lamb of God"). On n'en est pas au point de Stryper qui balance des bibles dans la foule pendant les concerts, mais le prosélytisme est présent dans tous les textes du groupe. Celui-ci s'est d'ailleurs appelé Jerusalem dans les premiers mois de son existence (2011). Le look des musiciens est très old school, paré de tignasses volumineuses avec, comme mes fesses, la raie au milieu. Ils ont des

vêtements médiévaux et des grosses croix sur le bide, rappelant un peu Ozzy Ozbourne et Tony Iommi dans la pochette intérieure de *Paranoid* (Black Sabbath). Mais là, ce ne sont pas les mêmes curés qui faisaient la messe.... Côté musique, nos évangélistes proposent un savant mélange d'influences des seventies allant de Wishbone Ash ("He is the Fight") à Iron Maiden ("I will not") en passant par Thin Lizzy ("Dry Bones") ou Jethro Tull pour le côté un peu médiéval de certains morceaux ("I am redeemed") voire même Fairport Convention dans deux titres aux accents un peu folk ("Reap the Harvest", "The Crown"). Après "Sonata", un instrumental de toute beauté avec un violoncelle qui répond à un orgue d'église, l'album se termine avec "Ancient of Days" qui associe magnifiquement hard-rock et ambiance chevaleresque. Colin Hendra, le fondateur-chanteur-guitariste-compositeur-rédempteur du groupe fait montre d'un talent d'écriture tout à fait remarquable et c'est le terme "élégance" qui vient à l'esprit si l'on veut mettre un mot sur cette galette. Du très bon hard-rock, un peu heavy parfois, très mélodique avec un bon gratteux, développant des ambiances variées qui nous transportent quelques décennies en arrière. En plus, ils nous nettoient l'âme au karcher, ce qui n'est pas un luxe chez les métalleux. Amen. (Jacques Lalande)



INTERVIEW DE STEFAN BLOMQVIST (CHANTEUR) DE BLACK PAISLEY

Avec son troisième opus, "Rambler", intitulé suédois **Black** quatuor Paisley vient assurément de frapper un grand coup. Nous avons voulu en savoir plus en allant à la rencontre de son leader, le chanteur Stefan Blomqvist qui a abordé avec nous, cette nouvelle étape dans la carrière du groupe (interview : Yves Jud – crédit photos: Mats Vassfjord).

Pour les lecteurs qui ne connaissent pas le groupe, peux-tu nous le présenter brièvement ?

J'ai fondé le groupe en 2015 avec plusieurs membres de mon coverband StephMetal, dont Robert Wirensjö (claviers, Ulf Hedin (guitare) et Jan Emanuelsson (basse). Nous avons débuté avec l'album "Late Bloomer" en 2017, enregistré par Mats Lindfors (ex-Norum) qui a bien marché, notamment le titre d'ouverture "Run Rn Run" qui été vu plus de 1,4 millions de fois sur Spotify. En 2018, le groupe a sorti "Perennials" et à l'été 2020, le groupe est revenu sous une nouvelle forme (Mark II) avec un nouveau guitariste Franco Santunione, et Robert Karaszi à la batterie.

Justement, peux-tu présenter le nouveau guitariste Franco Santunione ?

Franco est surtout connu pour avoir été un membre fondateur d'Electric Boys, groupe qui a été assez important dans les eighties et il a aussi travaillé avec des artistes assez connus comme Bob Rock. Mais il a également joué dans des formations locales, comme Reptile Smile et plus tard Circus Prütz. Nous connaissions déjà Franco un peu avant que notre manager nous soumette l'idée de le rencontrer afin de jammer ensemble. La première rencontre a été positive et très constructive, à tel point que nous avons immédiatement commencé à composer ensemble. En plus, de jouer de la guitare sur l'album, il l'a également produit.

Combien de temps avez-vous passé sur "Rambler" ?

Le processus de composition et de création ont été très rapides. De la rencontre avec Franco au printemps jusqu'à la sortie de l'album complet en décembre, tout s'est enchainé facilement. L'été avec le Covid, nous a en fait aidé pour pouvoir répéter et enregistrer car personne ne voyageait. Nous avons également eu accès aux studios plus facilement pour les mêmes raisons.

Pour moi, cet album est plus puissant que les autres que vous avez enregistrés. Est-ce dû à l'arrivée de Franco et a-t-il participé à la composition des chansons ?

C'est vrai que cet album a plus d'énergie que le précédent et c'est ce que nous voulions aussi. Franco est arrivé au bon moment, quand la plupart des chansons étaient écrites mais pas toujours sous leurs formes définitives. Il a été capable, avec son tempérament italien (50% italien) et du café fort, d'injecter à la fois des riffs uniques et de l'énergie dans les chansons ainsi que de les arranger jusqu'à leur forme finale.

Si je te dis que le nouvel album est la rencontre entre le rock classique (avec des influences de Thunder à Thin Lizzy) et le rock mélodique moderne avec beaucoup de groove, êtes-vous d'accord ?

En plein dans le mille, je dirais. En plus des influences mentionnées, je dirai Whitesnake et Y&T. Un autre journaliste a appelé le style NWOCL (New Wave Of Classic Rock) que j'ai adoré. Nous sommes en fait un nouveau groupe dans le genre et essayons d'apporter du neuf mais en conservant les racines du genre.

Vous avez beaucoup travaillé sur le visuel de votre nouvel album avec un superbe livret et de très belles photos. Voulez-vous créer un univers très spécial ?

Depuis le début, nous avons beaucoup travaillé l'artwork, car nous pensons que c'est une partie importante de l'ensemble. Quand nous étions jeunes, nous prenions le temps de regarder les disques, de lire tout ce qui touchait au groupes, de regarder les pochettes, les photos, etc, ...En ce qui nous concerne, nous avons à la fois le crâne de Paisley et les filles avec les maquillages inspirés du jour des morts (maquillage mexicain). Ces dernières sont devenues une peu notre marque de fabrique et lors de nos concerts, certaines filles apparaissent avec ce maquillage, ce qui est incroyable. Cela fait partie de l'univers qui nous développons.

Peux-tu nous parler des textes des morceaux ? Sont-ils basés sur vos propres expériences personnelles?

Certains le sont, d'autres non. J'écris d'abord la musique, puis les paroles, mais la plupart du temps, j'essaie surtout de trouver une histoire qui accompagne la chanson. Dans certains cas, il y a des significations plus profondes et plus personnelles comme dans "Timeless Child" qui évoque les souvenirs de la jeunesse qui reviennent quand quelque chose de mal arrive.

Peux-tu nous parler de "Falling" (The Ballad Of Mary Goore). Je pense que c'est un hommage au guitariste irlandais ?

C'était une chanson sur laquelle nous avons jammée et qui est très inspirée des premiers travaux de Gary Moore, à tel point que nous avons pensé que cela nécessitait un complément d'information en plus du titre. Je pense que la tonalité qu'à Franco sur la Les Paul est parfaite. On m'a dit plus tard que le fondateur de Ghost, Tobias Forge, s'appelait aussi Mary Goore dans un autre groupe!

Penses-tu que vous serez en tournée pour promouvoir cet album et pas seulement dans votre pays?

Nous aimerions beaucoup. Les chansons de l'album sont vraiment faites pour être jouées en direct. Alors, j'ai hâte de passer un été sans Covid et rempli de festivals. En ce moment, nous travaillons autant que possible sur les médias sociaux, les interviews radio et les magazines comme le tien, pour essayer de nous faire connaître. Black Paisley n'est pas encore très connu, mais les retours sur cet album sont pour l'instant fantastiques. La prochaîne étape est évidemment de venir interpréter le nouvel album sur scène et je peux te dire que nous sommes vraiment très impatients de le faire.

BLUES - BLUES ROCK - SOUTHERN ROCK - FOLK ROCK - COUNTRY



THE ALLMANN BETTS BAND – BLESS YOUR HEART (2020 – durée: 71'31-13 morceaux)

Depuis 2014, The Allman Brothers Band est en hibernation quasi définitive, et voilà qu'en 2019 débarquent les Allman's Sons, car The Allman Betts Band n'est ni plus ni moins que Devon Allman et Duane Betts, respectivement fils de Greg et de Dickey, l'épine dorsale des Brothers. Les deux fils "de" se partagent le chant et se complètent aux manches des six cordes. Pour soutenir ces deux rejetons, un troisième en la personne de Berry Duane Oakley, dont le père Berry Oakley, membre fondateur des ABB, tenait aussi la basse. On ne peut donc pas dire que l'esprit des Brothers n'est pas là, les deux Duane, prénommés ainsi pour honorer l'oncle de Devon, qui en son temps avait impressionné Eric Clapton et séduit Cher avant de disparaitre tragiquement sur sa

moto à 25 ans. Enregistré au fin fond de l'Alabama, cet album respire le Deep South et la musique qui hante l'endroit. L'entame Pale Horse Rider vous envoûte littéralement par la mélancolie qui s'en dégage, la voix de Devon est profonde, on se prend à rêver à contempler la rivière Ocmugee du haut du Rose Hill Cemetery où les fantômes de Duane, Gregg et Berry viendrait vous susurrer à l'oreille cette mélodie nappée par les guitares de ces dignes héritiers. Southern Rain, un peu moins mélancolique et plus rythmé, mais dans la même veine vous invite à vous balader tranquillement sous les arbres couverts de mousse de Savannah. C'est deux morceaux suffisent à eux seuls à donner toute légitimité à ce groupe. Carolina Song et Magnolia Road rappellent que les groupes sudistes, dont Lynyrd, ont été sacrément influencés par le groupe de Macon. King Crawler, Ashes Of My Lovers, Airboats & Cocaine évoluent eux dans le plus pur style US à la John Cougar, Bruce Springsteen ou Bob Seger avec saxo et piano à la clef. Plus surprenants sont Should We Ever Part plus psychédélique et The Doctor's Daughter plus Gilmourien que nature. Et puis, "Cherry on the Cake", une intro au clavier, rejoint rapidement par la batterie, et deux guitares s'envolent pour un instrumental de 12 minutes dans la plus pure tradition du gang de Macon, pour le compte Savannah's Dream est un vrai titre tribute assumé, à leurs pères et oncle disparus. Un album donc, à recommander rien que pour Pale Horse Rider qui perpétue la légende d'un groupe éternel. (Patrice Adamczak)



assis au coin du feu. (Yves Jud)

THEO CHARAF (2021- durée : 35'39'' – 10 morceaux)

Juste armé de sa guitare et de sa voix, Théo Charaf nous invite à entrer dans son univers intimiste et grâce à un feeling à fleur de peau couplé à un timbre chaleureux, il arrive à nous captiver à travers dix morceaux, dont six compositions personnelles et quatre covers. Ces dernières sont issues du répertoire de Bob Dylan ("Oh Sister" chantée en duo avec une chanteuse), de Townes Van Zandt ("Waiting Around To Die") et Skip James ("Devil Got My Woman" et "Hard Time Killing Floor") définissent bien l'univers de l'artiste français qui peut se prévaloir d'avoir su restituer ces morceaux avec son propre style sans les dénaturer. Une belle performance qui démontre que le musicien lyonnais a vraiment du talent que l'on retrouve également à travers les titres qu'il a écrits, toujours dans un registre folk blues épuré qui s'écoute confortablement



BLACK INK RIVER – THROUGH THE UNKOWN (2021 – durée: 42'07" – 10 morceaux)

Dès les premiers chorus de *Sulphur Sky*, tu comprends immédiatement qu'on va te parler d'un temps que les moins de 50 ans ne peuvent pas connaitre, même si le titre ne dure que 2:29, c'est du concentré de 70's. C'est un blues rock Made In Europe pratiqués par des vétérans suédois et si en matière d'automobile on parle de la Deutsche Qualität, en musique on parle de Svensk Kvalitet tellement les combos quelque soit leur style prolifèrent mais dans le bon, voir le très bon. Nos compères se morfondaient à Västerås, un endroit où tu n'iras jamais, Daniel Wahlström, le chanteur s'adonnait au Death Metal avec Grandexit, Anders Modd avait bien fait quelques piges chez quelques gloire nationales comme Wolf ou Tad Morose, mais Roger Johannessen,

batteur et Bosse Karlsson à la guitare n'avaient rien inscrit de notable, et donc en 2016 ils décident de faire revivre les atmosphères engendrées avant eux par les Mountain ou Cream. En 2018 sortait *Headstrong*, ils récidivent donc en cette année avec *Through The Unknown* qui fait office d'ovni dans notre paysage musical. Si je vous dit que l'intro de *No No* m'évoque comme une madeleine de Proust l'intro de *Saturday Night* de Ganafoul, vous allez me dire de quoi il nous parle lui ? Eh bien il parle des chantres Lyonnais du Boogie Rock 70's, style que nos amis de Black Ink River affectionnent particulièrement avec

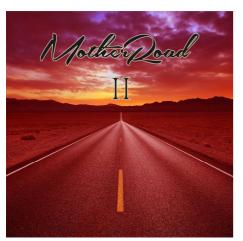
des breaks incessants comme sur *Fools Are Running The Show, I Am Fire* et *In A Daze* avec en sus sur ce dernier un petit côté Doors. Les 70's c'est aussi des morceaux très lents et très bluesy, *Midnight Cowboy, Echoes In Me* et le plus sudiste *When I'm Gone* nous en donne pour notre argent avec la voix rauque à souhait de Daniel. Et pour finir un petit *Seabeast* qui lorgne un peu du côté de Billy Gibbons et le tour est joué. Complètement anachronique, hors du temps, cet album nous rappelle qu'il y a 50 ans naissait un courant musical qui allait influencer des générations à venir. (Patrice Adamczak)



GRANT HAUA – AWA BLUES (2021 – durée : 40'46'' – 12 morceaux)

Merci à Dixiefrog d'avoir su dénicher ce talent brut qu'est Grant Haua, un artiste complet qui vient de l'autre bout de la planète, puisqu'il est néo-zélandais d'origine Maori. Même si l'homme n'est pas encore connu dans nos contrées, il l'est déjà dans son pays, mais également en Australie. C'est après son premier album solo intitulé "Knuckelhead" sorti en 2010 que les choses ont évolué, avec la rencontre du batteur Michael Barker (John Buttler Trio) et la formation de Swamp Things, groupe qui leur a permis de donner de nombreux concerts jusqu'à fin 2018. En effet, en janvier 2019, Grant Haua a décidé de voler de ses propres ailes avec pour résultat, "Awa Blues", un opus qui sortira mifévrier 2021. Les douze morceaux, très variés (les titres intimistes

cohabitent avec d'autres plus remuants), qui le composent mettent en lumière, les nombreux atouts de l'artiste Maori : un timbre de voix profond, parfois rauque mais aussi très fin ("Better Day"), un jeu de guitare épuré et plein de feeling, souvent acoustique et des textes simples qui abordent la vie, mais qui parlent également des origines du musicien ("This Is The Place"). Pour celles et ceux qui ne comprennent pas l'anglais, pas de soucis, car chaque texte est également traduit en français, une très bonne idée du label français. Pour étoffer le tout, un piano est également présent sur plusieurs titres ("Addiction", "Better Day"), mais également d'autres instruments (banjo, harmonica, ...) qui renforcent encore cette galette qui bénéficie de la participation de plusieurs invités de luxe, tels que les guitaristes Fred Chapellier et Neal Black. Un album de blues, teinté de folk avec de belles parties de guitares (quelle dextérité sur l'instrumental "Can'T Let You Go") qui s'apprécie comme un bon vin (ou tout autre breuvage alcoolisé ou non) et qui ne peut que vous faire oublier vos soucis par son côté positif qu'il dégage. ("Can't Let It Go"). (Yves Jud)



MOTHER ROAD – II (2021 – durée : 44'22'' – 10 morceaux)

La mythique Route 66 restera à jamais une source d'inspiration pour les musiciens de tous poils, elle prête ainsi son surnom à ce groupe formé en 2013. Après *Drive* sorti en 2014, nos compères reviennent en force en 2021 avec un line-up qui a de quoi interpeller, Keith Slack (Steelhouse Lane, MSG), Chris Lyne (Soul Doctor) à la guitare, Zacky Tsoukas (Soul Doctor) à la batterie rejoint pour cet album, par ni plus ni moins que, Barry Sparks (Dokken, Ted Nugent, MSG, Yngwie Malmsteen, Uli Jon Roth) à la basse. La surprise, vu le pedigree de nos amis, vient surtout de l'orientation très blues rock que le quatuor expérimenté impulse à sa musique. Dix titres intemporels faits pour être appréciés au bar d'un saloon perdu sur la mythique route entre Amarillo et Albuquerque, en sirotant une 6ème IPA bien fraîche avant

d'aller rejoindre un motel miteusement désuet. Fool's Gold introduit parfaitement ce qu'est Mother Road, un début digne du Motor City Madman, et ensuite un morceau rythmé qui ressuscite feu Black Country Communion, seule vraie chevauchée musicale de ce cd. La voix de Keith ce fait rocailleuse à souhait, mais aussi plus suave quand il le faut. Chris fait étalage de tout son talent guitaristique et se régale d'attaques saccadées très Bonamassiennes. Dans la même veine le très funky Cold Heat avec ses cuivres. Pour le reste,

le tempo sera plus cool avec la seconde référence assumée, Bad Co, le groupe qui inventa le Blues Rock FM. *Sticks And Stones*, le premier single fait étalage de tout le savoir de nos compères dans le genre en extirpant des limbes des riffs et des parties vocales que Paul Rodgers et consorts ont surement engendrés dans une autre vie, alors que the *One You To Keep* poursuit l'aventure dans ce sens. Pour résumer tout cela, *Spread It All Around* est la parfaite synthèse de tout ce que l'on vient de dire avant, avec un break limite funk très 70's, ambiance que souligne un orgue Hammond dépoussiéré. On flirte aussi avec le Deep South en écoutant *Matter of Time, Southland* (le bien nommé...) ou le très Allman *Without You*. Qui dit blues rock, dit la ballade blues, c'est fait et très bien exécuté sur *Ain't Got The Blues*. Un album hors du temps, donc, sorti par des musiciens qui ne touchait pas trop à se registre, un Keith Slack plein de feeling, que c'est bon, p..... (Patrice Adamczak)



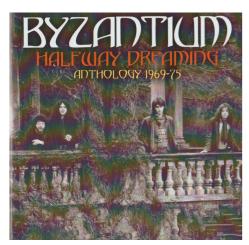
REEDITION



BELPHEGOR – NECRODAEMON TERRORSATHAN (réédition 2020 – durée : 35'30'' – 9 morceaux)

Réédition de leur album sorti il y a vingt ans, en 2000, et qui a marqué un tournant dans le style et la direction musicale du groupe, la noirceur de Belphégor revient en ces temps à l'horizon quelque peu incertain. Pour les connaisseurs possesseurs de l'album, la nouveauté viendra de la qualité de la production, et du titre "Necrodaemon Terrorsathan" qui a été intégralement réenregistré. L'album reste fidèle à lui-même, précurseur dans le style black/death typique au groupe Autrichien, avec ses premières incursions plus brutales et ses premiers soli très tipés death old-school. Peut-être la meilleure réalisation du groupe, dont la réédition peut aisément se comprendre après son écoute. Un album qui ravira autant les fans de black-métal que ceux de death. Un peu de

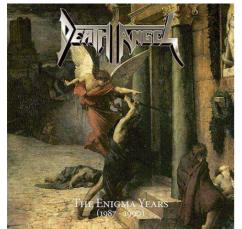
noirceur en ces temps pandémiques, rien de meilleur pour enjoliver sa journée! (Sebb)



BYZANTIUM – HALFWAY DREAMING - ANTHOLOGY 1969-1975 (2020 – cd 1 – durée : 71'08'' – 21 morceaux / cd2 – durée 55'35'' – 11 morceaux / cd3 – durée : 40'41'' - 6 morceaux / cd 4 – durée 50'02'' - 12 morceaux / cd 5 – durée : 65'22'' - 10 morceaux)

Le label britannique Grapefruit Records a regroupé dans un très beau coffret l'unique album d'Ora, le groupe qui donna naissance à Byzantium, les deux albums enregistrés par ce dernier en 1972 et 1973 pour A&M, un disque-démo enregistré en 1974 et des enregistrements live inédits de 1974-1975. Le tout accompagné d'un livret très complet d'une trentaine de pages et richement illustré. Une première anthologie qui permet de découvrir un groupe très intéressant de la scène pop progressive anglaise de la fin des années

soixante et de la première moitié des seventies dont certains musiciens ont ensuite fait une belle carrière, à l'image du guitariste Shane Fontaine qui a notamment accompagné Bruce Springsteen, Ian Hunter, John Waite, Richard Marx, Joe Cocker ou Johnny Hallyday. "Ora", sorti en 1969 et dont les douze titres originaux sont complétés ici par pas moins de dix titres bonus, est un disque plein de promesses et un bon mélange de folk et de pop progressive avec même quelques accents jazz voire rock psychédélique comme sur le Hendrixien "Whitch". Signé en 1972 chez A&M, le groupe qui tourne alors avec Family, Rory Gallagher, The Faces, Hawkwind ou Man, enregistre un premier album éponyme. "What is happening" qui ouvre l'album surprendra par ses sonorités et sa rythmique résolument funk avant que Byzantium ne reviennent à sa pop progressive avec le très beau "I'm a stranger to my life" et ses arrangements de cordes et des chœurs carrément "West coast" que l'on retrouve aussi sur "Come fair one". Une section de cuivres s'invite sur "Lady friend" et les plus de dix minutes de "Why or maybe it's because" sont assurément le temps fort de ce disque avec une pop progressive rehaussée par l'apport de parties orchestrales. L'année suivante, le groupe enregistrera un "Seasons changing" à l'ouverture presque hard rock ("What a coincidence"). Un disque avec d'excellents titres comme ce "Show me the way" ou "I'll always be your friend" avec ses chœurs renvoyant à Queen. Et puis il y a "Something you said", véritablement la pièce maîtresse du disque avec ses plus de vingt minutes. Du rock progressif d'excellente facture qui comme souvent avec Byzantium fait penser au Yes des débuts. Et il suffit d'ailleurs d'écouter l'intro de "Flashing silver hope" qui ouvre "Live/studio" (enregistré en 1974) pour retrouver le style de Steve Howe. L'enregistrement avec ses trois titres live et cinq titres studio ne fut édité à l'époque qu'à cent exemplaires et était destiné à démarcher les labels pour le groupe qui était alors sans contrat. Sans maison de disque, Byzantium finira par se séparer et d'autres horizons attendront Shane Fontaine, Nico Ramsden, Robin Sylvester et Chas Jankel (qui co-signera le "Sex, drugs & Rock'n'roll" de Ian Dury). Le coffret propose encore dix titres enregistrés par le groupe en concert en 1974 et 1975. (Jean-Alain Haan)

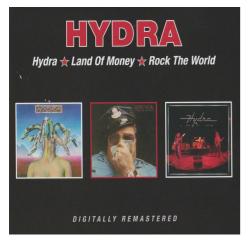


DEATH ANGEL - THE ENIGMA YEARS (1987-1990)

(réédition 2020 – cd 1 – 1987 – durée : 69'01'' – 11 morceaux / cd2 – 1988 - durée : 69'57'' – 14 morceaux / cd3 - 1990 – durée : 64'03'' – 12 morceaux / cd 4 – durée : 47'49'')

En voici une, ... une réédition qui était très attendue, celle des deux premiers albums studio du groupe Death Angel, sortis en 1987 et 1988 chez Enigma records. Deux albums proposés par HNE recordings dans un coffret renfermant également le live "Fall from grace" publié en 1990 et un cd bonus avec des démos et raretés extraits des archives du groupe. Originaire comme Metallica, Exodus et autres Testament ou Slayer de la scène de la Bay Area à San Francisco, le groupe Death Angel a décroché son premier contrat et enregistré son premier album chez Enigma records, grâce notamment à la démo "Kill as one" produite

par un certain Kirk Hammett (Metallica). Trois titres dont les versions figurent d'ailleurs ici en bonus de la réédition de "The Ultra violence". Un premier album qui à l'époque, avait sacrément marqué les esprits, avec son thrash brutal et maîtrisé, renvoyant aussi bien au Metallica des débuts qu'à certains groupes de la NWOBHM. Comment ne pas penser à Iron Maiden à l'écoute des dix minutes d'un titre comme "The ultra violence", qui plus de trente ans après, est toujours un classique du genre. "Thrashers", "Evil priest" ou "Kill as one" filent pied au plancher, et le bonheur de retrouver ces titres de thrash old school est intact aujourd'hui. L'année suivante, le jeune groupe enfoncera le clou avec "Frolic through the park" son deuxième album studio, même si "The ultra violence" aura toujours pour moi les faveurs en raison notamment de la spontanéité qui s'en dégage. Sur ce second album, Death Angel fait évoluer sa musique, essaye de nouvelles choses (le single "Bored") et propose notamment une reprise du "Cold gin" de Kiss sur ce qui sera son dernier album studio pour Enigma. Le groupe signant ensuite chez Geffen pour y enregistrer son troisième album (Act III). Entre temps, son ancien label en profitera pour sortir en 1990, et à priori dans le dos du groupe, le live "Fall from grace" qui figure également dans ce coffret. Un enregistrement d'un concert donné en 1988 par Death Angel à Amsterdam et issu d'un bootleg. Un quatrième cd complète ce coffret. "Rarities" renferme onze titres enregistrés par le groupe entre 1982 et 1989 lors de différentes sessions en studio. (Jean-Alain Haan)



HYDRA – HYDRA – LAND OF MONEY – ROCK THE WORLD (réédition 2020 - cd 1 – durée : 46'43'' – 10 morceaux / cd 2 – durée : 70'24'' - 18 morceaux)

Lorsque l'on évoque le rock sudiste, il est rare de voir mentionner le nom d'Hydra. Le groupe originaire d'Atlanta en Georgie, qui a été signé à ses débuts par le mythique label Capricorn (Allman Brothers Band, ZZ Top, Marshall Tucker Band...) et voit aujourd'hui ses trois albums, publiés entre 1974 et 1976, être réédités dans des versions remastérisées par BGO records, a pourtant sorti en 1974, un excellent premier album au titre éponyme. "Glitter queen", titre phare où le groupe est rejoint par la section de cuivres des Memphis Horns, et "Keep you around" qui ouvrent l'album, comme "It's so hard", "Going down" et "Good time man" sans oublier le blues de "Feel & pain" sont

autant de brulots qui sentent bon le sud et l'on appréciera sur ces dix titres de southern rock, le jeu et les duels que se livrent Wayne Bruce et Spencer Kirkpatrick, la paire de guitaristes. "Land of money", le second album du groupe, sorti en 1975 et lui aussi très bon, est produit par Johnny Sandlin (Allman Brothers band) et voit la participation aux claviers de Chuck Leavell (Allman Brothers Band, Rolling Stones, Eric Clapton...) sur les neuf titres. Malgré les très recommandés "Makin'plans", "Let the show go on" ou "Slow

and easy", la musique d'Hydra s'éloigne quelque peu du rock sudiste pour lorgner d'avantage du côté de Free ou de Bad Company; et c'est vrai que la voix de Wayne Bruce a parfois des accents à la Paul Rodgers ("The pistol", "Get back to the city"...); voire même du rock FM avec l'inspiré "Don't let time pass you by". On n'oubliera pas non plus la très belle ballade "Take me for my music" qui clôt le disque. Avant de se séparer en 1977, le groupe (désormais en trio) enregistrera encore "Rock the world" l'année précédente. Avec des titres comme "Rock the world" ou "Wasting time" et "Diamond in the rough", l'on est désormais plus proche de Bad Company ou même d'un Foreigner, très loin du rock sudiste des débuts. (Jean-Alain Haan)



MOTÖRHEAD – ON PAROLE (1976 – réédition 2020 – durée : 65'34'' - 15 morceaux)

C'est après son éviction d'Hawkwind en 1975, que Lemmy a décidé de fonder Motörhead (à l'origine un titre écrit avec son ancien groupe) avec le guitariste/chanteur Larry Wallis et le batteur Lucas Fox. Très vite, le trio a enregistré en 1976, son premier l'album intitulé "On Parole", opus que le label du groupe a refusé de sortir. En 1977, Lemmy accompagné de nouveaux musiciens (Eddy Clarke à la guitare et Phil Taylor à la batterie) a sorti sous un nouveau label, l'album "Motörhead" (qui comprenait plusieurs titres issus de "On Parole") qui a connu immédiatement le succès, incitant son ancien label à mettre sur le marché en 1979, l'album "On Parole". Que de péripéties pour cet album qui se voit réédité en 2020 dans une version agrémentée de six

morceaux bonus qui sont des titres qui figuraient déjà sur l'album original mais présentés sous de nouvelles versions ("On Parole", "City Kids", "Iron Horse – Born To Lose", "Motörhead", "Leaving Here") ou sous forme de démo ("Fools"). Les titres originaux bien que remastérisés conservent un côté old school et nous immergent dans un hard teinté de blues et de rock à travers des titres assez courts. Pour étoffer cette réédition, un nouveau livret est présenté avec des photos rares d'articles de presse ainsi qu'un long texte (le livret avoisine les 20 pages) rédigé par le batteur Lucas Fox qui immerge le lecteur dans l'ambiance musicale de l'époque. Alors même si cet album n'est pas très connu (le groupe se cherche et n'a d'ailleurs pas encore trouvé son style), il a une valeur historique, car il permet de découvrir les débuts du combo britannique sous son line up originel, tout en marquant les débuts officiels de ce groupe qui marquera ensuite au fer rouge l'histoire de la musique. (Yves Jud)



PURE PRAIRIE LEAGUE – FIRIN' UP & SOMETHING IN THE NIGHT (réédition 2020 - durée : 70'39''- 20 morceaux)

Voilà un nom qui ne dira sans doute pas grand chose de ce côté de l'Atlantique et pourtant le groupe de country-rock, originaire de Columbus dans l'Ohio, est toujours actif et célèbre cette année ses cinquante ans de carrière. Le groupe qui a notamment connu le succès au milieu des années 70' avait déjà vu quatre de ses albums être réédités et remastérisés. Le label BGO nous offre une nouvelle occasion de découvrir Pure Prairie League en rééditant sur un cd et dans des versions remastérisées, les albums "Firin' up" (1980) et "Something in the night" (1981) sortis à l'époque chez Casablanca records. Pure Prairie League avait en effet quitté RCA pour rejoindre le label de Donna Summer, Kiss et Angel. "Firin'up" est le premier album

enregistré pour ce dernier et voit le groupe proposer un mélange de country-rock et de rock FM aux accents californiens. On pense parfois aux Eagles ou à Poco. L'époque est aussi à Little Feat ou aux Doobie Brothers. Des titres comme "Give it up", "Let me love you tonight" où s'invite le saxophone de David Sanborn et qui pointera à la 10^{ème} place des charts US, "I can't stop this feelin" ou le funky "She's all mine" sont de belles réussites et taillées pour les radios avec leurs belles guitares et leurs harmonies vocales très soignées. Le groupe poursuit dans un esprit plus AOR encore avec "Something in the night". Un album

porté lui aussi par quelques hits en puissance comme ce "Hold on to our hearts" qui renverrait presque à Toto et sur lequel on retrouve comme sur le single "You're mine tonight", le saxophoniste David Sanborn, "Something in the night" ou encore "Still right in my heart" et "Feel the fire". Comme le rock sudiste de l'époque, le country-rock a pris un tournant commercial et seul le titre "I wanna know your name" vient un peu rappeler d'où vient Pure Prairie League. (Jean-Alain Haan)

CONCERTS



MURDER ONE + SYR DARIA - vendredi 23 octobre 2020 - Wood Stock Guitares -Ensisheim

Et oui, malheureusement ce mois encore, la section concert est réduite au stricte minimum, avec un seul live report et même si je pensais qu'il n'y aurait plus beaucoup de concerts en cette fin d'année 2020, je ne pensais pas que le 23 octobre celui de Murder One et Syr Daria serait le dernier de 2020! Le public présent a du se faire la même réflexion une semaine plus tard, lorsque le couvre feu a été généralisé à l'ensemble de l'hexagone. Mais revenons à cette soirée qui a mis sous les feux de la rampe, deux formations locales, avec tout

d'abord Murder One, groupe formé en 2017 et qui a à son actif, deux EPs, "First Shot " et "Live In Lembarzik", dans un registre qui fait cohabiter stoner et heavy avec un chant rauque (proche parfois de Balze Bailey) fruit du travail d'Emanuel Taffarelli qui s'est fait connaître à travers son groupe précédent Heavynessiah. Ce concert fut l'occasion pour le groupe d'interpréter quelques brûlots métalliques ("March On Mars", "Riding The Beast", "A Man Is Dying", "Living Dead") mais également une power ballade ("Fear & Love) de son répertoire et un nouveau titre ("The New Chanting Hords"), le tout entrecoupé des



interventions humoristiques de son chanteur "c'est un concert assis ce soir, alors on va s'imaginer être au Japon, pays où de nombreux concerts sont assis" mais aussi sérieuses (l'hommage à Samuel Paty). Une bonne entrée en matière avant l'arrivée sur scène de Syr Daria qui avait hâte de défendre sur scène son dernier album, "Tears Of A Clown" sorti en 2019 et que le groupe aurait dû présenter différentes scènes européennes si ce virus n'avait pas entraîné l'annulation et le report de quasiment tous les festivals et concerts prévus. C'est dont le "couteau entre les dents" que le quintet a fait honneur à sa dernière

livraison métallique, en interprétant plusieurs titres de son dernier opus, que sont "Elm Street", Virus" ou "Tears Of A Clown", l'occasion de se rendre compte que le heavy épique développé par la formation était vraiment carré et d'une efficacité encore plus redoutable depuis l'intégration de Pascal Husser à la basse qui a permit à Guillaume Hess de se consacrer entièrement au chant, tout en renforçant la puissance rythmique de Syr Daria, composée également par Christophe Brunner "Bubu", qui teint également les baguettes au sein



plus rapidement possible. (texte et photos Yves Jud)

de Lonewolf. De leurs côtés, les deux guitaristes Michel Erard et Thomas Haessy n'ont pas ménagé leurs efforts avec de nombres soli et de riffs en pagaille mettant en valeur également pas mal de morceaux ("Beast Within", "BacK To The Circus"), issus des deux albums précédents ("Voices" et "Circus Of Life) qui ont fait voyager le public dans l'Egypte ancienne ("Slaves Of Osiris") tout en rappelant à juste propos qu'en cas d'insomnie ("Insomnia"), la télé source réconfort pouvait être de ("Pornstar"). Une soirée torride dans une très belle salle qui espérons pourra accueillir à nouveau des groupes en live le

AGENDA CONCERTS – FESTIVALS

(dates pouvant être modifiées en fonction de la situation sanitaire)

<u>Z7</u> (Pratteln à côté de Bâle-Suisse – <u>www.Z-7.CH</u>

SCARLET AURA + FREEDOM CALL + PRIMAL FEAR : samedi 28 mars 2021 WIND ROSE + BROTHERS OF METAL + ORDEN OGAN : mardi 13 avril 2021

SOEN: mercredi 14 avril 2021

ROME + NAGLFAR + PRIMORDIAL : vendredi 16 avril 2021

THUNDERMOTHER: vendredi 22 avril 2021

MATT YOUNG + PENDRAGON: dimanche 25 avril 2021

THE O'REILLYS AND THE PADDYHATS + MEGAHERZ + HÄMATON: vendredi 29 avril 2021

THE WILD! + TAKIDA: vendredi 07 mai 2021

LACRIMAS PROFUNDERE + MONO INC. : samedi 29 mai 2021

Z7 Summer Nights Open Air - SAGA: dimanche 06 juin 2021

Z7 Summer Nights Indoor - AMON AMARTH: mardi 06 juillet 2021

Z7 Summer Nights Indoor - MELISSA ETHERIDGE: mercredi 14 juillet 2021

Z7 Summer Nights Open Air - TOM FREUND + THE TWO

BEN HARPER & THE INNOCENTS CRIMINALS: mercredi 21 juillet 2021

Z7 Summer Nights Open Air - AMERICA: samedi 24 juillet 2021

AUTRES CONCERTS:

CHRIS BAY: vendredi 05 février 2021 – Le Grillen - Colmar

THOSE DAMN CROWS + THE DEAD DAISIES : dimanche 28 février 2021 – La Laiterie - Strasbourg THOSE DAMN CROWS + THE DEAD DAISIES : mardi 03 mars 2021 – Dynamo – Zurich (Suisse)

LAURA COX (UNPLUGGED): samedi 06 mars 2021 – La Laiterie – Strasbourg

THE MISSION: samedi 13 mars 2021 – Dynamo – Zurich (Suisse)

MAERZFELD + EISBRECHER: vendredi 26 mars 2021 – La Laiterie – Strasbourg

WITCHFINDER + MARS RED SKY: samedi 27 mars 2021 – La Laiterie – Strasbourg

TAGADA JONES: dimanche 28 mars 2021 – La Laiterie – Strasbourg

JINJER: mercredi 07 avril 2021 – La Laiterie – Strasbourg

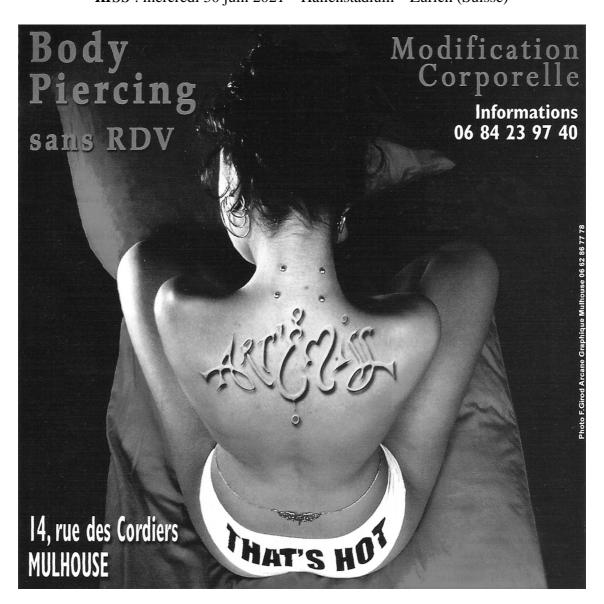
SHAKRA + GOTTHARD : samedi 10 avril 2021 – Westhalle – Langenthal (Suisse)

THUNDERMOTHER: dimanche 18 avril 2021 – La Laiterie – Strasbourg

YES: lundi 19 avril 2021 – Volkhaus – Zurich (Suisse)

SHAKRA + GOTTHARD : samedi 24 avril 2021 – Stadthalle – Sursee (Suisse)

HELLOWEEN: mercredi 28 avril 2021 – Samsung Hall – Zurich (Suisse)



Remerciements: Eric Coubard (Bad Réputation), Norbert (Z7), Danne (Nuclear Blast), La Laiterie (Strasbourg), Sophie Louvet, Active Entertainment, Season Of Mist, , Edoardo (Tanzan Music), Stéphane (Anvil Corp), Olivier et Roger (Replica Records), Birgitt (GerMusica), WEA/Roadrunner, Starclick, AIO Communication, Good News, Dominique (Shotgun Generation), Musikvertrieb, Him Media, ABC Production, Véronique Beaufils, Send The Wood Music, Matt Ingham (Cherry Red Records), Andy Gray (BGO) et aux groupes qui nous ont fait parvenir leur cd.

Merci également aux distributeurs : Fnac (Mulhouse, Belfort, Colmar & Strasbourg), La Troccase (Mulhouse), L'Occase de l'Oncle Tom (Strasbourg), Encrage (Saint-Louis), Nouma (Mulhouse), Tattoo Mania Studio (Mulhouse), Z7 (Pratteln/Suisse), Studio Artemis (Mulhouse), les bars, Centre Culturel E.Leclerc (Altkirch, Issenheim, Cernay, Hirsingue), Cultura (Wittenheim), Cora (Wittenheim), Rock In Store (Cernay), Les Echos du Rock (Guebwiller)...

Toujours des gros bisous plein d'amour à ma femme Françoise et à notre fils Valentin. Merci pour leur soutien et leur amour qui m'aident à continuer à vous faire partager ma passion. (Yves)

<u>yvespassionrock@gmail.com</u> heavy metal, hard rock, rock progressif, rock sudiste, blues rock, AOR, rock gothique, métal atmosphérique jeanalain.haan@dna.fr : journaliste (Jean-Alain) jacques-lalande@orange.fr : fan de musique - patrice adamczak : fan de musique - sebb : fan de musique

POUSSE LE VOLUME à 11 ! Vinylestimes | Complete de la complete d



W W W . V I N Y L E S T I M E S . F R









TELECHARGEZ L'APPLICATION VINYLESTIMES GRATUITEMENT